

# Le Liberrtaire

## hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquate, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

### ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an. . . . .	6 fr. »
Six mois. . . . .	3 fr. »
Trois mois. . . . .	1 fr. 50

### ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à Louis MATHA, Administrateur

### ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an. . . . .	8 fr.
Six mois. . . . .	4 fr.
Trois mois. . . . .	2 fr.

## La Cérémonie des Jardies

Tous les ans, aux premiers jours de l'année nouvelle, les amis restés fidèles à la mémoire de Gambetta, font un pieux pèlerinage, à la maison des Jardies, où le grand tribun expira.

C'est chose vraiment douce et bien humaine que de revivre, par la pensée, aux lieux qui en furent témoins, les souvenirs, précieusement gardés au fond du cœur, de ceux que nous avons aimés.

Tout vous parle de celui que l'on pleure; c'est le défilé tendre et mélancolique des joies et des peines ressenties. Les objets qui, jadis, lui étaient familiers ont pris, avec le temps et la poussière respectée, un voile de deuil et reflètent la tristesse dont votre front est empreint. Tout entier dans le passé, le présent n'est plus. « L'inflexion des voix chères qui se sont tues » dont parle le poète, seule s'élève. Aucun désir haineux ne vient souiller votre pensée; la conscience, au contraire, formule la volonté que vous soyez meilleur. Nous saluons ceux qui savent se souvenir. Est-ce à dire que nous portons le même respect ému, à tous ceux se réclamant de ce culte ? Non. Nous n'avons pas la candeur de confondre les sincères regrets avec le cabotinage odieux qui manifeste son chagrin, sa douleur, tous les ans, à la même époque.

Ce n'est pas un silence respectueux, que peut nous imposer la cérémonie se déroulant, chaque année, dans le décor des Jardies.

Rien ne sonne plus faux que cette explosion de douleur jetée à tous les échos de la presse servile, par les « Amis de Gambetta ». Le souci de prononcer une harangue, de se tailler une réclame, seul, les anime. Soyons juste. Il s'y mêle, sans doute, aussi un peu de reconnaissance du ventre et ils n'oublient peut-être pas que l'inventeur de l'« opportunisme » fut le principal artisan de leur fortune.

Tous ces gens humiliaient, nous l'Empire. En ce temps-là les aristocrates accaparaient les prébendes; il n'y avait pas de place au banquet pour la meute famélique. La guerre jetait bas l'Empire et ses hontes leur ouvrit, toute grande, la route du pouvoir. Comme des loups affamés ils se ruèrent à la curée. Voilà 35 ans qu'elle dure !

Aussi il faut entendre en quels termes pompeux ils parlent de leur chef de la veille; de celui dont l'éloquence tonnante subjuguait et dupa les masses. Ils exaltent « son patriotisme », sans oublier le leur; vilipendent les mauvais Français qui, « sous couleur d'antimilitarisme sapent la patrie ».

L'un d'eux, Joseph Reinach, dont le nom seul évoque toute une tourbe de financiers cosmopolites, d'oiseaux de proie mettant en coupe réglée, l'épargne des travailleurs du monde entier, lance l'anathème contre les misérables rêvant de fraternité universelle. Joseph Reinach qui, pendant l'affaire Dreyfus, fit appel au concours des internationalistes, et aboutit avec eux à montrer la collusion scélérate de l'armée et des jésuites contre ses corrégionnaires — le capitaine, cher à son cœur, rendu à la liberté — fait chorus avec les professionnels du patriotisme.

Il est, du reste, payé de sa peine par les journaux nationalistes. Ceux-ci, après l'avoir insulté, bafoué, honni s'exaltent et se pâment devant son éloquence bien « française ».

« Si jamais, s'écrie-t-il, les théories du socialisme internationaliste réussissaient à prévaloir, c'en serait fait ce jour-là non plus de la grandeur, mais de l'indépendance de la nation. »

C'est toujours la même affirmation imbécile. Sous la monarchie, les tenants de l'absolutisme juraient leurs grands dieux, que l'avènement d'une république marquerait la fin de la France; c'en serait fait de son indépendance et de son autonomie !

La République a succédé à la monarchie, la France est toujours la France, seules les promesses de Liberté, d'Égalité, de Fraternité sont restées lettres mortes.

On se demande, vraiment, par quelle aberration, ou plutôt par quel cynisme, ces augures en sont arrivés à considérer la fin de leurs privilèges comme la fin de la nation ?

La nation ploie sous le faix de leurs rapines, de leur parasitisme ; il semble

que, soulagée d'eux, en tant que castes, en tant que frelons puisant toujours à la ruche, sans jamais rien y apporter, ce serait pour elle le définitif relour à la santé ? Détrompez-vous ! ce serait la fin de sa grandeur, de son indépendance. Et c'est un homme instruit, intelligent, qui affirme cela, sans chercher à étayer du moindre argument son affirmation spécieuse.

Il est vrai que cela est suffisant pour « l'âme populaire, qui synthétise plus qu'elle n'analyse » — paroles de M. Etienne, à la même cérémonie. — Nous sommes d'accord. L'âme populaire, pour parler le langage du ministre de la guerre, voit les choses d'un peu loin. ne se rend pas un compte bien précis des détails, elle accepte facilement les idées qui apparaissent logiques, sans effort, à son entendement. Nous comprenons que cela réjouisse ceux dont l'intérêt est de la duper et d'abuser de sa candeur.

Mais les choses les meilleures ne sont pas éternelles, monsieur Etienne. Le jour peut venir où cette âme s'éprendra de l'esprit d'analyse. Le peuple, c'est-à-dire les individus composant la nation, voudra peut-être un jour se rendre compte, voir par ses yeux, entendre avec ses propres oreilles, juger avec son discernement, employer la méthode analytique. Il est à craindre qu'il revienne le bien des préjugés, de bien des erreurs, et, si vous n'êtes pas le dernier à vous en plaindre, souffrez, monsieur, que nous soyons, alors, des premiers à nous en réjouir.

Henri Fabre.

## TOURNÉE DE CONFÉRENCES

Notre ami Miguel Almereyda se propose de faire une tournée de Conférences avant de purger sa condamnation, à 3 ans de prison gagnée de haute lutte lors du procès Antimilitariste.

Voici les Villes principales dans lesquelles Almereyda désire s'arrêter :

LE MANS — TOURS — ANGERS — TRELAZE — NANTES — CHARENTAY — ST-NAZAIRE — LA ROCHELLE — ROCHEFORT — NIORT — ANGOULEME — LIMOGES — POITIERS — CHATEAUXROUX — ORLÉANS.

Les Camarades de ces diverses villes et de celles moins importantes se trouvant dans leur rayon, sont priés de s'occuper immédiatement d'une salle. Celle-ci devra être, autant que possible, la plus vaste et la mieux située de la ville.

Prière de donner les renseignements suivants :

- 1° Nom et adresse exacte de la salle.
- 2° Sa contenance approximative sans exagération et sa description.
- 3° Son prix de location et les jours où elle est libre.

Pour ces divers renseignements, correspondre sans tarder avec Miguel Almereyda, au « LIBERTAIRE » 15, rue d'Orsel, Paris.



## Au hasard du chemin

### Les huit heures à la Chambre

Le citoyen Vaillant, député socialiste, a déposé, nous dit le Socialiste, sur le bureau de la Chambre un projet de loi relatif à la réduction de la journée de travail à huit heures.

Le projet en question risque fort de subir le sort de bien de ses semblables. Nos honorables ont déjà été saisis de tant de projets du même genre qu'ils ont gravement enterrés ! Il en sera de même, espérons-le, de celui du citoyen Vaillant. Aussi bien, Vaillant nous paraît d'une naïveté non pareille en demandant à ses collègues du Parlement de vouloir bien se prononcer sur la question. Il devrait savoir qu'une chose du genre de celle des huit heures ne saurait être accordée à la classe ouvrière par les voies législatives. Si au Premier Mai 1906, ou à une autre date, les travailleurs sont assez forts pour imposer au patronat leur volonté de ne plus faire que huit heures, ils réussiront et la journée de travail sera réduite à ce chiffre. Autrement, si la réforme doit passer par les bureaux de la

Chambre, se balader de commission en commission, nous n'en avons pas fini. On sait le temps mis par la loi de séparation pour aboutir. Il en sera de même — et peut-être pis — de la loi des huit heures.

Le citoyen Vaillant s'abuse s'il croit non pas faire même aboutir, mais faire prendre en considération son projet de loi. Ces messieurs ont d'autres chiens à fouetter, si l'on peut ainsi dire.



### Elle est bonne

Dans un journal socialiste de province, le Cri Social de la Charente-Inférieure, un citoyen qui signe Marcel Coste, écrit, au cours d'un article sur « le réformisme et l'action directe », cette phrase :

En réalité nous sommes pour « l'action directe », de quelque façon qu'on l'envisage, à la condition qu'elle soit efficace...

Elle est bonne. Nous sommes pour l'action directe à la condition qu'elle soit efficace... On n'est pas plus bourgeois. Les gens qui toujours profitèrent des révolutions que fit le peuple, ne raisonnèrent jamais autrement. Jamais ils ne furent tant partisans des insurrections que lorsqu'elles furent triomphantes. Nous, les prolétaires, nous sommes pour l'action directe parce que nous estimons que c'est le moyen de nous libérer du joug capitaliste. Et, si lorsque nous l'emploierons elle ne réussit point, nous en serons quittes pour recommencer.



### Domine Salvam Fac Rempublicam

L'article 8 du Concordat est ainsi conçu :

« La formule de prière suivante sera récitée à la fin de l'office divin dans toutes les églises catholiques de France : Domine, salvam fac rempublicam, etc... »

Or, il paraît qu'une des conséquences de la suppression du budget des cultes serait qu'on ne dirait plus cette formule. La France alors sera perdue, si l'on en croit les feuilles de sacristie. Aussi, comme les catolins aiment bien la France — surtout quand elle paie bien — ils n'arrivent point à s'entendre sur le besoin de chanter ou de ne pas chanter le Domine salvam fac rempublicam.

Vous vous en fichez, n'est-ce pas ? Nous aussi.



### Représentation ouvrière

Le parti socialiste (section française de l'Internationale ouvrière), si l'on en croit nos camarades de l'Avant-Garde, est de plus en plus représenté aux Parlements par des ouvriers. A la Chambre, les mandataires socialistes sont tous ou professeurs, ou avocats, ou médecins, voire exploitateurs de prolétaires comme Gérault-Richard. Au Sénat, où deux socialistes (?) viennent d'entrer, il en est de même. Flaisièrès est docteur en médecine, Delhon est un gros viticulteur.

Cela n'empêche point la Lanterne d'écrire que « c'était un mal pour la bonne entente républicaine, que la classe ouvrière n'eût, dans l'assemblée du Luxembourg, aucun représentant direct ».



### Mouchardage

Un vague canard paru pour les besoins de la cause... de la cause électorale, dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris et qui s'intitule le Proletaire, sans doute parce qu'il est rédigé par tout autre chose que par des prolétaires publiés dans ses échos les lignes suivantes :

« Le Moniteur officiel des « anti-patriotes », lisez l'Avant-Garde, publie l'adresse des jurés qui ont condamné les signataires de l'affiche antimilitariste. Voudrait-il inciter à user contre eux de la « chimie révolutionnaire » préconisée par certains compagnons... qui n'ont d'ailleurs jamais étudié aucune chimie révolutionnaire ou bourgeoise. »

Comment peut-on qualifier un tel procédé ? C'est du plus pur mouchardage. Et les citoyens Henri Lucas candidat futur pour le quartier de la Chapelle, et Heppenheimer, conseiller municipal dudit quartier, doivent se trouver fort honorés de collaborer à une telle feuille.

## Le Mouvement anarchiste en Russie

Les anarchistes dans la révolution russe. — Politique de profits et méthodes insurrectionnelles. — La revanche du Pauvre. — C'est du Nord que nous vient la lumière...

Ces derniers jours, la révolution russe est entrée dans une phase nouvelle. Les ouvriers, lassés des palabres sans résultats de leurs « chefs », ont pris résolument les armes et tenté un effort désespéré. Déjà, depuis trop longtemps, les comités socialistes démocrates préconisaient la lutte pacifique et même légale contre un régime de violence et d'arbitraire. Ils sont loin du temps où ils proclamaient bien haut, que la grève générale était impossible en Russie, car les faits sont venus les démentir. Et de même, ils sont maintenant forcés de reconnaître que rien ne détruira l'autocratie, si ce n'est la révolte armée. Ainsi, l'expérience vient de montrer aux théoriciens, qu'une révolution est impossible sans l'emploi de la tactique anarchiste comme moyen de lutte ; la grève générale, la terreur économique et politique.

La crise économique aiguë que traverse actuellement le prolétariat russe a mis également à l'ordre du jour le problème de l'expropriation. Presque partout où a eu lieu la révolte armée, les ouvriers ont résolu la question en s'emparant des armes et des vivres, malgré les injonctions des comités socialistes. Inutile de parler des paysans, qui ont exproprié, non seulement de leurs récoltes et de leur bétail les propriétaires fonciers, mais aussi dans beaucoup d'endroits, comme dans les provinces baltiques, de Tamboff, de leurs terres. Si les généraux socialistes défendent aux ouvriers d'attenter à la propriété privée et vont jusqu'à menacer de faire pendre les « voleurs » (la menace a été mise à exécution à Varsovie) ils ne se gênent pas pour « taper » les bourgeois, au profit de leur caisse de propagande. Seulement là aussi, ils mettent des formes spéciales pour n'avoir pas l'air d'exproprier par la violence. C'est ainsi que dans plusieurs villes, des manifestations organisées par les comités marxistes n'eurent pas lieu, grâce aux versements plus ou moins forts, que de gros manufacturiers ont effectués dans les caisses desdits comités. Les ouvriers crièrent à la trahison et les manifestations se firent quand même avec le concours des anarchistes. Naturellement, les socialistes ne se privent pas de pousser les hauts cris, quand les anarchistes préconisent l'expropriation sous toutes ses formes, et la pratique. Seulement, les ouvriers les approuvent, sachant fort bien qu'ils ne peuvent pas lutter avec des mains vides et les estomacs creux. Les anarchistes russes s'emparent avant tout des outils de propagande : les imprimeries. Durant les troubles, plus de cent imprimeries furent pillées. Le groupe de Bielosloïk a renouvelé à trois reprises ses machines deux fois confisquées. Les camarades tâchent aussi de s'emparer des trésors de l'Etat et quelques fois non sans succès. Dans la province de Lodz, une mairie fut attaquée en plein jour par eux, le coffre-fort ouvert à la dynamite et tous les papiers officiels brûlés. Pendant les grèves, ils vont chez tous les bourgeois riches et exigent de l'argent au profit des affamés. D'ordinaire, devant leur attitude énergique, les capitalistes se soumettent. Pourtant, il n'en est pas toujours de même. A Bielosloïk, un gros commerçant, prétendant qu'il n'avait pas la somme exigée, pria les anarchistes de revenir le lendemain. Deux de ceux-ci se présentèrent chez lui à l'heure indiquée. Seulement, en entrant, ils le virent encadré de trois cosaques. Ils effectuèrent, sans plus tarder une retraite prudente, non sans avoir vidé leurs revolvers qui jetèrent sur le carreau le maître de céans et ses défenseurs. Maintenant, il est à l'hôpital et ne demande qu'à s'exécuter.

A Odessa, les anarchistes lancèrent une bombe dans le magasin d'un marchand récoltrant qui fut grièvement blessé. Dans la même ville ils ont également détruit le grand café Leumann où se réunissaient les gros bonnets de la Bourse et où continuaient à faire rapsaille toute la haute pègre bourgeoise, malgré l'horrible misère qui décime le prolétariat d'Odessa. Une des quatre bombes lancées n'explosa pas et fut triomphalement portée par les gendarmes bien avisés, au commissariat. Là, elle se décala et mit à mal six policiers gradés et non gradés.

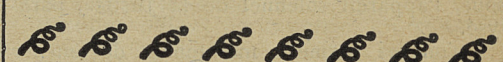
L'état d'anarchie dans lequel se trouve la Russie depuis deux mois, vient de décider le libéral Witte à la répression à outrance. Les bandes noires, terrorisées, ne marchant pas pour la pacification du pays, il s'est assuré les armées en les soumettant à coups de manifestes faisant droit à toutes leurs revendications. Mais ces deux mois de répit n'ont pas été perdus par nos camarades, qui ont mené une propagande très active et très féconde parmi les ouvriers et les paysans. L'agitation fut particulièrement grande à Gitomir, à Berditcheff et à Varsovie. A Gitomir, la plupart des ouvriers marxistes ont passé au camp anarchiste, malgré les multiples meetings organisés par les comités socialistes pour les détourner des doctrines pernicieuses. Ces réunions leur permirent de

développer leurs théories devant des milliers et des milliers d'individus et de gagner les sympathies de la masse. En rendant le programme dans cette ville, impossible, ils donnèrent à la population l'idée de leur force. En effet, les bandes noires de Gitomir, quoique plus fortes que partout ailleurs n'osèrent pas bouger sous la menace des anarchistes de les exterminer à coups de bombes. Une série d'attentats antérieurs prouvait éloquemment que ce n'était pas là de simples intimidations.

A Berditcheff, les anarchistes pervertirent tellement les ouvriers que les généraux marxistes les excommunièrent. Ils ordonnèrent à leurs adeptes de les boycotter, de ne pas lire leur littérature, de ne pas aller à leurs réunions, de n'avoir aucune relations avec eux. Ils ont ainsi éveillé la curiosité de la classe ouvrière pour la propagande anarchiste et le groupe de Berditcheff s'accroît rapidement. Les attentats ayant un caractère économique ne se comptent plus.

A Varsovie, les camarades font la propagande par le fait. Dernièrement ils ont jeté plusieurs bombes, durant la grève, dans le très aristocratique hôtel Bristol, pour protester contre le look-out brutal qui jetait sur le pavé des milliers de travailleurs. Cet acte fut ponctué par des milliers de proclamations explicatives. La police y répondit en faisant des perquisitions aussi nombreuses qu'infécondes et les socialistes en déclarant que c'était criminel de diviser actuellement la bourgeoisie et le prolétariat.

Un anarchiste russe.



## Le Procès des 28

### Impressions d'audience

Je n'étais jamais allée en cour d'assises, non seulement comme prévenue, ce qui est assez naturel, mais même comme spectatrice. Ce n'est pas que je n'en aie eu souvent la curiosité, mais emportée dans le tourbillon des occupations, des événements, je n'avais pas encore pu satisfaire ce désir. Aujourd'hui, je dirais presque que je m'en félicite. L'impression que j'ai reçue dans ces inoubliables journées d'audience n'en fut que plus vive.

Je dois avouer d'abord qu'instinctivement — et aussi d'une façon raisonnée — je n'éprouve pour tout l'appareil de la Justice, qu'un respect très relatif. Je sais ce que revêtent ces robes rouges et ces toges : des corps humains, des natures semblables à celles de tous les autres hommes, c'est-à-dire tantôt belles et pures, tantôt criminelles et abominables, le plus souvent très moyennes, également incapables de se distinguer, soit en bien, soit en mal.

Peut-être me dira-t-on : « Soit, mais n'oubliez pas qu'au-dessus d'eux plane la Loi. D'elle, ils tirent leur autorité, leur signification sociale ; ils en sont les symboles vivants. »

N'êtes-vous pas frappés de l'extrême analogie entre ce genre de raisonnement et celui par lequel les dévots expliquent la quasi divinité du prêtre, par exemple dans le mystère de la confession ? Ce n'est pas à un homme que l'on avoue ses plus intimes secrets ; n'est-il pas le représentant, le « symbole » du Dieu vivant ? Remplacez Dieu par Loi ou réciproquement, vous avez le même mystique et volontaire aveuglement, la même servilité de l'esprit humain devant les Idoles en qui il ne reconnaît plus son propre ouvrage.

En entrant dans la haute salle des Assises, en pénétrant dans le prétoire, en contemplant le visage fin, éclairé, encore qu'austère du président, les figures effacées des assesseurs, le masque ironique, méphistophélique, mais d'un Méphistophélès sans grandeur, du grand Inquisiteur public, enfin les figures impassibles et comme figées « par ordre » des douze citoyens bourgeois provisoirement érigés à la redoutable dignité de juges je sentais confusément bourdonner dans ma tête et dans mes oreilles toutes les plus audacieuses paroles de Pascal :

« La justice est sujette à dispute, la force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice et a dit que c'était elle qui était juste. Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste. »

PASCAL.

« La justice est ce qui est établi ; et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies. »

Combien il est imprudent de placer de tels livres entre les mains des adolescents et des



## LE CHANTAGE PATRIOTIQUE

adolescentes. Je signale le nommé Pascal à la vindicte de la Justice. Heureusement qu'il est mort, ce qui est une circonstance très atténuante ; et qu'il a eu soin de déposer ces germes dangereux dans de gros bouquins, non dans une affiche !

Ce procès de l'Affiche fut véritablement curieux. J'ai osé le qualifier à l'audience, après quelques précautions oratoires, de grotesque et de bouffon, — même après le verdict — qui frisa le tragique — je ne retire pas ces épithètes. Pendant cinq jours on a pu voir ce spectacle qui ne manquait pas de piquant : vingt-huit individus réfléchis, conscients ont exposé avec plus de lucidité ou plus de passion suivant leur tempérament, leurs idées sur la guerre, sur l'armée sur le militarisme. Une cinquantaine de témoins défilait à la barre, ont apporté des faits ou des opinions, presque toujours d'un haut intérêt. Enfin les avocats ont plaidé, et ces plaidoiries furent également des plaidoiries d'écrit. Et tout ce grand effort, toute cette dépense de talent, de conviction, d'éloquence, dans quel but ? dans le but unique de persuader à douze citoyens français — à douze bourgeois, — que vingt-huit autres citoyens avaient le droit d'exhorter les ouvriers soldats, leurs frères, à ne pas les fusiller demain en cas de grève, à réfléchir avant d'aller, sur les injonctions de la Patrie (?), trouver la peau des exploités des autres nations pour la plus grande réjouissance et le plus grand profit des capitalistes internationaux...

Où ou non, le procès fut-il un procès d'opinion ? N'esquions pas les objections. Des esprits très libéraux font remarquer que, si dans l'affiche incriminée, on ne saurait soutenir, comme le fit l'avocat Seligman sans froisser le sens commun qu'il y avait non des pensées, mais des actes, d'autre part cependant on ne saurait nier en restant sur le terrain strict de la légalité : qu'il n'y eut ce qu'on appelle je crois, en langage de droit « provocation directe ». Oui, c'était un peu plus que le simple énoncé d'une opinion. C'était bien un conseil donné aux soldats, un appel direct à leur raison, à leur conscience. Et cela, paraît-il, même quand il s'agit d'idées paradoxales si l'on veut, mais pourtant si souvent répétées qu'elles en sont presque devenues des lieux communs, cela, paraît-il, est répréhensible. Cependant deux choses me frappent. La première, c'est un détail qui, dans l'océan de paroles, de discours, d'arguments soulevé par le procès passa presque inaperçu et qui n'en garde pas moins sa signification : Un de nos avocats les plus autorisés dit, dans sa plaidoirie, qu'il avait conversé le jour même avec un homme d'Etat anglais et que celui-ci affirmait qu'en Angleterre un procès de ce genre ne pourrait avoir lieu parce que, pour que la loi prescrive les poursuites, il faudrait qu'il y ait eu, au moins, un commencement d'exécution !

Où, en dépit de notre étiquette républicaine, dont on voudrait nous faire un fétiche, si nous voulons avoir encore aujourd'hui le spectacle d'un pays libre, c'est vers l'Angleterre qu'il faut tourner, les yeux l'Angleterre où le droit de parole, de réunion est bien moins limité que chez nous, l'Angleterre où nos philosophes du dix-huitième siècle, initiateurs sans le vouloir de la Révolution, les Voltaire, les Montesquieu, allaient faire l'apprentissage de la liberté.

Autre détail qui pour ne toucher en rien aux principes, n'en a pas moins son intérêt : cinq des jurés sur douze opinèrent pour l'acquiescement général. Il suffisait donc du déplacement d'une voix pour que le crime fut absolu, l'appareil solennel de la Justice, paralysé.

Qu'on me permette maintenant de toucher en quelques mots au fond des choses. Si nous oublions un instant le pénible cauchemar des poursuites et surtout des dures, des féroces condamnations, il est incontestable qu'on peut ne pas tenir un compte excessif de la forme volontairement brutale, outrancière de l'affiche.

En réalité, deux idées, deux thèses, qui touchent aux plus redoutables problèmes sociaux y sont posées : la question — vitale — de la guerre ; la question de la grève. Je ne saurais prétendre à traiter ici ces deux vastes sujets. Je voudrais me borner à quelques simples remarques.

En ce qui concerne la guerre, l'immense majorité de nos contemporains (et il n'en fut pas toujours ainsi dans l'histoire de l'humanité) est d'accord pour la trouver déplorable. Faire la « guerre à la guerre », on peut dire que c'est un but commun. On ne diffère donc que sur des questions de tactique. Pour moi, il m'apparaît que l'unique moyen efficace de mener la croisade contre la guerre, c'est de favoriser, par tous les moyens possibles, l'entente internationale des travailleurs. Utopie ! nous crie-t-on. Utopie d'aujourd'hui, peut-être, mais qui sait ? réalité de demain. En tous cas, la est l'unique planche de salut. Il est aisé de dresser contre nous telles ou telles contingences ; le principe est inattaquable.

L'arbitrage, le désarmement, tout le programme des pacifistes, certes, nous l'acceptons ! Nous ajoutons simplement ce correctif : que les plus beaux projets resteront lettre morte aussi longtemps que le prolétariat, conscient et organisé, ne sera pas de force à en imposer l'exécution.

Alors seulement nous marcherons vers la réalisation (conforme aux progrès de la science : chimie, de fer, télégraphe, téléphone, etc., et demain ballons dirigeables) des Etats-Unis d'Europe, prélude à l'acte l'espérer, d'une fraternité englobant l'Univers.

Que l'on n'argue pas contre nous de certains événements contemporains, en apparence inquiétants : les défaites du prolétariat ne sont jamais que momentanées. Si l'on envisage, non une courte période, mais l'ensemble de l'histoire, sa marche ascensionnelle est continue et sans arrêt.

La seconde question posée par l'affiche est celle des grèves. Question angoissante s'il en fut pour tous ceux qui connaissent la vie de souffrances imméritées d'un trop grand nombre de travailleurs et qui ne regardent par ces « gens-là » comme d'une autre race, inférieure, mais comme des êtres humains, leurs égaux.

Quand il s'agit de faire respecter « l'ordre », la propriété — entendez les droits des patrons — le grand et sacré principe de respect de la vie humaine qu'on osa invoquer contre nous, s'évanouit. Les cadavres des ouvriers ne sont pas des cadavres. La veille du verdict dans une grève à La Rochelle, un ouvrier fut lardé de sept coups de baïonnette.

Le retentissant procès de l'Affiche dépasse de beaucoup les individualités qui y furent mêlées. Il doit être et deviendra nécessairement le point de départ d'une agitation, d'un mouvement d'idées impossible à enrayer. Il pose d'une façon aiguë dans la conscience des peuples, le problème du militarisme, le plus redoutable des temps modernes, que nos civilisations doivent résoudre dans le meilleur sens, sous peine de périr. Il est peut-être, il est enfantin et vraiment digne de

politiques à courte vue, uniquement hypnotisés par leurs intérêts immédiats, incapables de s'élever à aucune conception générale, de ne pas sentir l'étendue de la question et ce qu'il y a — je le répète — de grotesque, de bouffon à prétendre la faire trancher en cour d'assises par un avocat général d'intelligence moyenne et par douze citoyens, bien faible diégué pour arrêter la marche qui monte.

Un mot seulement encore en terminant, sur le dénouement si comme je l'ai dit, en se plaçant sur le terrain strict de la légalité, les poursuites peuvent se concevoir, que dire, en revanche, de ce verdict plus boiteux que le Diable de Gil Blas ! Quoi ! vingt-huit accusés, un même délit et plusieurs poids et mesures ! Des décisions variant de l'acquiescement pur et simple à trois ou quatre années d'emprisonnement — peines énormes — en passant par 6, 12, et 15 mois — Pourquoi ces distinctions ? A-t-on même essayé de le justifier ? en aucune façon. Peut-on alors avouer de façon plus claire que ce procès est en réalité un procès de tendances, qu'on a saisi avec empressement le premier prétexte venu pour frapper les propagandistes antimilitaristes comme Hervé, Almereyda, ou prolétaires comme Yvetot.

Et redisons le, la suprême ironie vraiment digne d'un Shakespeare, d'un Aristophane c'est qu'il suffisait du déplacement d'une voix pour que les vingt-huit accusés fussent reconnus non coupables !

Félicie Numetska.

## L'Ecole de l'Honneur

Monsieur le Président,

*Je connais un individu, ancien sous-officier d'infanterie de marine, qui se vante couramment d'avoir civilisé des Tonkinois, en les faisant coucher avec lui. — Je n'ose pas me servir des mêmes termes que lui.*

*J'ai connu, en Tunisie, quantité de soldats, voire même des gradés qui se faisaient civiliser de la même façon par des indigènes tunisiens fortunés.*

*En 1891, à Téboulba (Tunisie), le fils d'un gros commerçant parisien, un nommé L..., brigadier au 4<sup>e</sup> chass. d'af., 1<sup>er</sup> escadron, était accusé par plusieurs jeunes recrues d'avoir voulu les civiliser. Surveillé et pris en flagrant délit de civilisation, on le traduisit devant un conseil de discipline. On le cassa pour acte d'immoralité, et, de plus, on l'exécuta aux spahis sénégalais.*

*Il fut expédié à Bordeaux pour, de là, l'envoyer au Sénégal, mais entre temps, son papa s'était remué et arrivé là, on s'est empressé de le réformer — Un de ces jours il sera juré.*

*Toujours en 1891, à Shuiggi (Tunisie), deux brigadiers du 5<sup>e</sup> escadron se civilisaient mutuellement. L'un était le pupille d'un gros fabricant de bijouterie du Midi ; l'autre est maintenant un des subordonnés, et pas un des moindres, de M. Lépine.*

*Voilà la morale qu'on apprend à la caserne.*

Voulez-vous des noms ?

Cotard.

131, avenue d'Argenteuil, Asnières.

Cette lettre fut adressée, lors du procès des 28, à M. le président Fabre. Puisque la Justice observe de Conrart le silence prudent, sans cesser néanmoins d'emprisonner ceux qui ne professent pas à l'égard de l'institution militaire l'admiration et le respect qu'ordonne la morale bourgeoise, nous livrons ce document au public pour l'édification des derniers militaristes.

## Le Pontificat scientifique

Il est une doctrine nouvelle qui commence à faire son chemin dans le monde. Son point de départ est : que la science sociale est une conception métaphysique, transcendante, qui exige de fortes études, une connaissance approfondie des hommes et des choses, une expérience consommée ; toutes conditions qui font que la science sociale a des arcanes qui ne sauraient être à la portée du premier venu, mais qu'elle a besoin de pontifes spéciaux pour être mûchée, digérée, commentée, interprétée au commun des mortels.

Parmi les adeptes de cette école figurent naturellement des rentiers ou leurs homologues qui, tout en collant au mur (en paroles) certains capitalistes, ont le talent de se faire entretenir par d'autres capitalistes.

Ces docteurs ès-science sociale ont le loisir d'attendre, les pieds sur les chenets, que les événements se déroulent à leur guise, jusqu'à ce qu'arrive pour eux le moment psychologique de s'emparer du pouvoir ; activant ou retardant la lutte suivant les convenances de leur ambition personnelle ; c'est ce qu'ils appellent judicieusement l'adaptation au milieu ambiant.

Ils font de l'histoire une sorte de philosophie après coup, qui se résume en une série d'aphorismes puisés dans le répertoire de M. de La Palisse. La duplicité est leur grand cheval de bataille.

Parlez-vous de propagande par le fait, d'insurrection ; ils vous regardent en pitié du haut de leurs échasses à sophisme et, pour peu, vous traiteraient d'anthropoïde préhistorique.

Ce qui ne les empêche pas, par parenthèse, de tirer la révérence aux insurrections triomphantes et même à celles qui ont échoué lorsqu'il leur est utile de ménager les superstitions populaires.

Voulez-vous, au contraire, raisonner la situation et organiser la propagande ? Vous n'y entendez rien. Eux seuls se déclarent propriétaires de la Révolution, de la conception révolutionnaire et ils ne permettent pas à ceux qui ne montrent pas patte blanche, de marcher sur leurs brisées.

La Révolution s'accomplira bien un jour, mais à la suite d'une opération du Saint-Esprit dont ils ne confient le secret qu'aux affidés.

A l'aide de ce fatalisme révolutionnaire,

qui permet de souffler alternativement le chaud et le froid, si l'on ne réussit pas à faire marcher l'humanité par grandes étapes, on parvient du moins à faire du socialisme « pratique », en mûrissant la poire du suffrage universel.

A les entendre, les efforts individuels, les sacrifices, l'infatigabilité et la volonté sont radicalement impuissants pour amener le triomphe de la Révolution.

Savez-vous pourquoi, d'après eux, la révolution n'a pas abouti jusqu'ici ? C'est parce que les moyens de production étaient insuffisants. Alors même que les Babouvistes, après avoir renversé le Directoire, fussent devenus les maîtres de la situation, leur impuissance eût été absolue pour régénérer la société ; à peine auraient-ils pu faire disparaître quelques abus.

Mais le machinisme ayant considérablement augmenté depuis cette époque, on peut entrevoir maintenant l'aurore d'une rénovation sociale ; attendez seulement que ces grands citoyens soient disposés à nous la montrer, et bornez-vous à leur préparer la place toute chaude pour le jour où ils daigneront y associer leurs précieuses personnes afin de mettre le comble à notre bonheur.

D'ici-là, contentez-vous des magnifiques sermons en trois ou cinq points que ces pondeurs inépuisables vous semeront sur la nécessité de se brosser le ventre en attendant la terre promise aux révolutionnaires dociles ; saut à user du procédé de l'italien Succi pour ne pas précipiter malencontreusement les événements.

Eh ! bien, non, débiteurs de paroles que vous êtes, vous vous faites une étrange illusion si vous pensez que les prolétaires s'accrocheront aux basques de vos habits et attendront votre bon plaisir pour accomplir l'œuvre émancipatrice !

La science sociale n'est pas si compliquée, si embrouillée qu'on a l'impudence de l'afficher. Elle peut se passer du secours des prêtres et des docteurs qui, en poussant à une révolution sacerdotale ou doctorale (ce qui est tout un) se forgent une félicité qui les fait pleurer de tendresse, en comptant bien la fabriquer à leur taille et à leur profit.

On demandait un jour à Fénelon quelle était la meilleure des prières.

Il répondit en citant pour exemple une brave campagnarde qui ne savait dire que : O ! mais qui, dans cette simple exclamation, résumait toutes ses aspirations.

En effet, la conception révolutionnaire, n'est qu'une affaire de conscience et d'entendement, qui est à la portée de toutes les intelligences dont le cerveau n'est pas détraqué par l'idiotisme ou la folie.

Sans chercher midi à quatorze heures, tous les hommes, sans distinction, savent parfaitement comment ils naissent et ce qu'ils deviennent après la mort.

Ils n'ignorent pas davantage qu'ils sont tous pourvus d'organes semblables et astreints aux mêmes besoins.

Quoi qu'ils ne se rendent pas assurément un compte bien exact des complications de l'Etat social, ils comprennent parfaitement que celui qui vit sans travailler ne peut le faire qu'en vampirisant ses égaux.

Les conversations populaires sont émaillées de locutions et de proverbes qui ne laissent subsister aucun doute à cet égard.

Au temps de Babeuf, comme bien avant lui, ce n'étaient ni les subsistances ni les autres objets indispensables qui faisaient défaut. Ce mal venait uniquement de leur inégale et inique répartition, les imprudences consommant, comme toujours, les plus fortes parts.

A quelque époque que ce soit de l'histoire des sociétés, la volonté aurait suffi pour égaliser les partages. On n'aurait pu naturellement répartir que les produits existants et personne n'aurait souffert de la privation d'objets dont on n'avait alors aucune idée. La même comparaison pourrait s'établir entre notre siècle et le treizième ; tout est relatif.

En supposant que l'on consomme en une année tous les produits accumulés, on a du temps devant soi pour préparer l'avenir.

Que le développement du machinisme, l'accroissement de la population contribuent à faire avancer la crise suprême, cela est indubitable, puisque tout ce qui arrive est successivement cause et effet et qu'à un moment donné, la série des combinaisons étant épuisée, il faut bien de toute nécessité qu'on finisse par recourir aux combinaisons raisonnables après avoir souffert des insensées et que les esprits les plus obtus et les plus réfractaires se laissent, à leur tour, pénétrer par la lumière de la vérité.

Mais si les conducteurs de troupeaux humains, dans leur effroi du cataclysme social qui se prépare, réussissent à s'entendre à l'effet d'exterminer, dans des guerres fratricides, quelques millions de jeunes gens, la révolution subira forcément un temps d'arrêt.

J.-J. Rousseau, consulté par les délégués du peuple pour savoir si leurs compatriotes devaient se révolter, leur répondit : « Je n'ai pas de conseils à vous donner ; chacun doit être juge dans sa propre cause. Celui qui, dans la crainte d'aggraver son mal par la révolte, se résigne à subir le joug, agit sans doute avec prudence ; mais celui qui se révolte et détruit la tyrannie, fait encore mieux, alors même qu'il devrait succomber dans la lutte. »

Quant à nous, nous ne voyons pas sans méfiance ces artificiers oratoires, ces jongleurs d'arguments, ces virtuoses de la rhétorique qui parlent successivement pour, contre et sur tous les sujets ; et qui, après avoir plané dans les hautes régions de l'empyrée, finissent par s'enliser dans la fange électorale à chaque nouvelle occasion où se présente de tendre la scie et de geuser un mandat à leurs peu clairvoyants concitoyens.

Pi de ces serviteurs du peuple qui, comme les cruches, ne se baissent que pour s'emplier et ne flattent les travailleurs que pour vivre à leurs dépens !

Atôme.

## AVIS IMPORTANT

Nous rappelons instamment aux acheteurs au numéro que, par les soins de la Maison Hachette, le « Libéraire » est mis en vente dans toutes les gares ainsi que chez les principaux marchands de journaux de toutes les villes de France.

Pour Paris, depuis la nouvelle série, le service des gares du Métropolitain a été triple.

Prière de nous signaler les villes et les gares où le « Libéraire » ferait défaut, afin que nous puissions faire le nécessaire immédiatement.

Depuis que la religion, traitée frauduleusement tirée sur l'au delà, se dissipe comme une brume malsaine dans les cerveaux du peuple travailleur, la classe dirigeante essaie de lui substituer le culte de la patrie.

La bourgeoisie républicaine, qui, dans sa phase ascendante, s'était constituée le champion de l'égalité des droits de tous les hommes et avait vaillamment lutté pour l'émancipation des nègres, évoque aujourd'hui nous ne savons quelles différences ethniques et raciales pour perpétuer sa domination économique. Elle applique à son tour le « *divide et impera* » des césars romains en essayant de faire croire aux masses exploitées que toutes les races et tous les peuples sont ennemis.

Chaque fois que la production capitaliste, créant de la misère avec la surabondance, cherche à écarter le trop plein de ses marchandises, et ouvre à cet effet au commerce de nouveaux débouchés, ses scribes à tout faire entonnent la vieille chanson de la patrie en danger.

Sous peine de passer pour des ennemis et des traitres de leur pays respectif, les paysans et les ouvriers, qui fécondent le sol et sont les agents actifs de la richesse, doivent abandonner les champs et les usines et courir à la frontière pour défendre le patrimoine de leurs maîtres.

Voilà des siècles que l'idée de patrie alimente cette mystification, et que les prolétaires se font et se laissent tuer pour assurer à leurs exploitateurs la libre et tranquille jouissance des fortunes dont ils sont les seuls artisans.

A cet état de choses, la croissance du socialisme n'a jusqu'ici apporté qu'un remède platonique en établissant, dans la mentalité des hommes de progrès, la distinction subtile entre les guerres agressives et défensives.

D'après cette conception, les premières seraient haïssables, tandis que les secondes auraient droit au tribut de sang que nécessiterait la défense du sol envahi.

Malheureusement pour les patriotes internationalistes — deux mots qui hurlent de se voir accoupler — cette casuistique pêche par la base.

« Les guerres, de notre temps, ne sont pas le fait de bons ou de mauvais rois, de la volonté exclusive de tel groupe ethnique, contre tel autre, mais sont toutes déterminées par l'antagonisme économique qui résulte du tien et du mien, de la division de la société en possesseurs et en prolétaires, en maîtres et — quoi qu'on en dise — en esclaves. »

La différence qui sépare un ouvrier de Paris d'un ouvrier de Berlin, dont les intérêts solidaires exigent moins de surmenage et plus de bien-être, est absolument nulle en comparaison de celle très réelle que nous constatons entre un prolétaire français, courbé avant l'âge par un travail excessif, et un snob français également qui élabore les passants de son auto de luxe et de fainéantise.

Aussi ne saurait-on faire une distinction raisonnée entre la guerre agressive et la guerre défensive.

En 1870, l'opinion européenne attribuait à la légèreté française et à la caféin impériale, qui occupait alors le trône de France, l'initiative de la désastreuse guerre franco-allemande. Depuis les révélations de la fameuse dépêche d'Embs, cette même opinion européenne impule à Bismark et à la diplomatie allemande la part du lion dans les événements de cette époque.

Il en a été également ainsi pour la guerre hispano-américaine et la guerre entre l'Angleterre et les républiques sud-africaines. Aujourd'hui aussi, beaucoup de personnes croient encore très sincèrement que c'est le Japon qui a commencé la dernière guerre en Extrême-Orient, tandis que d'autres sont persuadées, qu'elle a été voulue et préparée de longue main par la diplomatie russe et que le Congrès de la Haye n'a été qu'une abominable mystification.

Heureusement la minorité consciente du prolétariat commence à voir clair dans la politique de la bourgeoisie et de ses gouvernements et comprend de mieux en mieux que toutes les guerres modernes, quelles qu'elles soient, ne sont que des soupapes de sûreté de la domination capitaliste, des dérivatifs à la révolution sociale qui s'annonce.

La rivalité des capitalistes anglais et allemands, les pantalonades de Guillaume II à Tanger et le rêve des capitalistes français de mettre le Maroc en coupe réglée sont affaires de bourgeois, jeux de princes et autant d'attentats collectifs que le Capital aux abois s'apprête, si la situation lui semblait périlleuse, à perpétuer contre le mouvement prolétarien.

Tout ce qu'a pu dire au sujet du Maroc la presse nationaliste française et la presse reptilienne allemande n'est que bluff et chantage.

Les cœurs, qui se croient de grands diplomates, appelés à trancher le litige marocain, ignorent autant les desseins de Guillaume II qu'en 1870 les généraux bonapartistes ignoraient la géographie de l'Allemagne.

L'Allemagne n'a aucun intérêt de s'approprier des territoires français et il n'est pas admissible de supposer la bourgeoisie dirigeante de France assez bête pour chercher inutilement noise à l'empire allemand.

La leçon de 1870 a porté ses fruits et la bourgeoisie française qui a fait vaincre la France par ses trahisons lorsqu'elle avait à peu près le même nombre d'habitants que l'Allemagne, se gardera, malgré ses rododromes, de recommencer la partie. Il y a trente ans les deux pays avaient respectivement 38 et 40 millions d'habitants, tandis qu'en 1906 la France a 39 millions d'habitants et l'Allemagne 60 sans compter les 15 millions de Teutons d'Autriche qui ne demandent que de se réunir sous le sceptre du Kaiser. Cette constatation suffit pour conclure que nos dirigeants qui se sont fait rouler de treize milliards par la Russie ne voudront pas gratuitement courir le risque de se faire battre par l'Allemagne.

Quant au peuple français, il évolue vers le socialisme et revient peu à peu de sa longue aberration patriotique dont il a toujours été la dupe. Il sait aujourd'hui que l'armée des chavins est surtout composée d'hommes ayant 45 ans accomplis ; qu'il est seul à payer les frais des expéditions coloniales et que toutes les guerres se retournent, en dernière instance, contre lui.

Il est, en outre, difficile à dire si c'est la défaite ou la victoire qui est plus préjudiciable au prolétariat.

Le désastre militaire de Sadowa en 1866, a valu à l'Autriche ce qu'on est convenu d'appeler les libertés constitutionnelles, l'année terrible a permis à la France de se débarrasser de l'Empire et l'écrasement des armées russes en Mandchourie a été le prodrome de la libération des peuples qui gémissent sous le joug du tsar.

Par contre la défense héroïque de la France révolutionnaire de 1793 contre l'Europe féodale a abouti à des victoires éclatantes et ces victoires ont finalement dégénéré en dictature impériale.

Le prolétariat doit, par conséquent, rompre avec toutes les traditions historiques et ne s'inspirer que de la loi d'évolution qui lui est inhérente.

Solidaire, par le fait même des conditions économiques qui existent dans les pays capitalistes, le prolétariat moderne est cosmopolite et antipatriote.

Au nom du Travail sa mission historique l'oblige à déclarer partout la guerre à la guerre, et si, par impossible, l'Empire d'Allemagne et la Bourgeoisie de France en arrivent aux mains, l'instinct de conservation lui ferait un devoir de répondre à cet attentat contre l'humanité par la Révolution Sociale, déchaînée simultanément des deux côtés du Rhin.

Un proscrit.

## CROU-CROU

Un volume a paru récemment, autour duquel on a tenté une certaine réclame.

En voyant le titre : *Livre de mes fils*, et la signature, Paul Doumer, il était permis d'espérer un serment de cœur, une impression de mépris et de pitié tout à la fois. Qu'un arriviste, arrivé à force de trahisons, de platitudes et de bassesses continue son abominable métier, c'est tout naturel. Mais pousser le cynisme jusqu'à formuler un traité de morale, et à mêler à cette hypocrisie ses fils, qui ne sont pas responsables de porter le nom d'un homme sans conscience, c'est une sorte d'acte de prostitution de la pire espèce, qui écœur et qui révolte.

A la lecture, cependant, on se sent désarmé ; nous allons voir pourquoi.

Mais auparavant, une question se pose sur l'auteur lui-même. Paul Doumer, n'existe pas. Un journal, ami du président de la Chambre, a fait une enquête à Aurillac ; il publia l'acte de baptême d'un enfant, François-Athanase Doumer, né dans cette ville en 1857, l'acte de naissance de Joseph-Athanase Doumer, qu'on croit être le même, à cause de la concordance des dates. Mais pas plus de Paul Doumer que de cheveu sur un caillou !

Le même journal donne l'interview d'une vieille femme qui prit soin du jeune François-Athanase dans sa prime enfance. Elle s'exprime ainsi :

« Il était mauvais en diable, monsieur, et quand je le faisais sauter sur mes genoux, il faisait tout le temps : crou ! crou ! et me crachait à la figure. »

Ces paroles de Mme Garde — c'est le nom de la vieille — donneraient bien à penser que le vilain drôle en question est le même que l'ancien vice-roi de l'Indo-Chine.

Celui-là aussi fut porté sur les genoux de la démocratie, et répondit en lui crachant à la figure. Mais il se fait appeler Paul. Aurait-il volé jusqu'à son prénom ?... Dorénavant, on pourra se borner à le dénommer Crou-Crou.

Revenons à l'œuvre, divisée en quatre parties : L'homme. — La famille. — Le citoyen. — La Patrie. Elle se refuse à toute analyse ; mais en la lisant avec un grand soin, on finit par y découvrir quelques pensées neuves, originales et profondes. Les citations qui suivent en donneront une idée suffisante ; elles sont textuelles :

« Le travail est nécessaire et sain. La paresse engendre le vice et souvent pousse au crime. »

« Travaillez, produisez, jeunes hommes ! Votre labeur sera profitable à vous-mêmes et à votre famille ; et il est nécessaire à la France. »

« On a coutume de dire que la jeunesse perd le respect. »

« Ce qu'on dit de la perte du respect n'est que trop vrai de l'affaiblissement de la discipline. »

« Le courage est une vertu. »

« Fais ce que dois. »

« Chaque Français est le frère de tous les autres Français. »

« La Patrie, c'est la France, la douce, généreuse et puissante France. C'est la mère commune de tous les Français. »

« Nous avons mille raisons matérielles et morales de l'aimer, mais il n'en est qu'une de valable : elle est la France et nous sommes Français, elle est la mère et nous sommes les fils. »



« Le patriotisme est une vertu intangible dans la nation de Jeanne d'Arc ».  
« Notre drapeau tricolore est bien le plus gai et le plus fier qui soit ».  
« La Patrie est notre grande famille. La famille est la petite Patrie ».  
Arrêtons-nous. Vous savez maintenant ce qu'est ce nouveau manuel d'instruction civique et morale, qui ne dépare pas la collection, et qu'on croirait écrit par un sous-pion échappé d'une jésuitière.

Il faut, cependant, donner encore la maxime suivante :  
« On doit toujours, d'un jugement rigoureux, condamner les choses mauvaises et « malsaines » ».

Ca, c'est juste, et cela fait honneur à votre aplomb, M. Crou-Crou. Mais en parlant ainsi vous êtes cruel contre vous-même.

Trahit son parti, déchire son programme, se vend pour une place, partit couvert de dettes, revêtu riche, tripotailler, écrire un livre imbécile et hypocrite qui pourrait être signé Joseph Prudhomme, ces actions là ne sont ni bonnes ni saines.

Jacques Liber.

## La Question juive en Russie

### SITUATION ECONOMIQUE ET MORALE DES ISRAELITES

Dans mon précédent article sur la question juive et sur les récents massacres de Russie, je montrais tout le vide, le non sens et l'absurdité criminelle du mouvement antisémite. D'autre part j'insistai sur le caractère foncièrement antirévolutionnaire de ce mouvement. Le gouvernement tsariste accueilli à sa perle ne pousse, en effet, dans ce préjugé fanatique que l'occasion et la facilité de combattre et d'émanciper la force révolutionnaire israélienne, portion importante et soude de l'armée tsariste, œuvrant, avec plus ou moins de bonheur et d'intelligence, pour le bien-être et la liberté.

Les récentes révélations de Gorki nous démontrent irrésistiblement la part revenant aux dirigeants russes dans les atrocités dernières. Il reproduit dans son journal, un manifeste « anonyme » lancé par les autorités, incitant aux progrès, manifeste distribué à profusion afin de faciliter le recrutement des bandes noires composées de vagabonds, de mendiants, ainsi que de petits commerçants et petits bourgeois plongés dans l'obscurantisme de l'intolérance.

Je me propose aujourd'hui d'examiner rapidement et impartialement la situation économique des juifs en Russie, ainsi que les conditions morales et matérielles de leur existence.

Tout d'abord nous pouvons nous convaincre facilement de l'importance numérique des juifs en Russie. Le chiffre total des juifs répandus dans le monde entier s'élève à 11 millions et sur ce chiffre il y en a six millions habitant la Russie.

Or les lois actuelles interdisent aux juifs l'achat des champs et le travail de la terre. De plus le séjour ne leur est permis que dans un certain nombre de gouvernements, ce qui a pour conséquence d'augmenter notablement la proportion de la dépopulation juive dans les villes et agglomérations manufacturières et industrielles. Nombreuses sont les cités ouvrières où la population israélienne est de 1 pour 4, et même dans les villes de Pologne elle atteint parfois la moitié.

Certaines occupations leur sont également interdites comme les professions dites « libérales » telles que l'enseignement, le barreau, les administrations publiques.

On ne rencontre pas non plus d'israélites dans les usines, ni dans les manufactures. Là, comme partout ailleurs, les patrons sont rebellés à l'embauchage des ouvriers juifs (dont la force physique est généralement inférieure) et ne les admettent qu'occasionnellement et par la seule nécessité.

Cette difficulté à trouver du travail jointe aux autres obstacles que j'ai déjà signalés, a pour résultat de reléguer les juifs dans les petits métiers, de les obliger de se cantonner dans les spécialités, telles que les industries en chambre. Ces travaux sont évidemment très peu rémunérés ; ils exigent une plus grande somme de travail pour un salaire moindre. C'est ce qui nous explique les conditions d'existence précaires et misérables dans lesquelles végètent péniblement le prolétariat juif, car il n'est ici question, bien entendu, que de ceux contraints par la fatalité sociale, à se courber sous le salariat.

La bourgeoisie juive est en général aussi jouisseuse et aussi économe que les autres.

Le prolétariat juif forme ainsi un monde à part, avec sa vie personnelle, ses restaurants spéciaux et même sa nourriture particulière. Ils ne parlent pas la langue russe, mais exclusivement le jargon juif (mélange d'allemand, d'hébreu, de russe, etc.). On ne saurait trop appuyer sur les conditions mauvaises où se débattaient les descendants de la secte de Moïse. Le spectacle des quartiers juifs est extrêmement édifiant, la pauvreté des habitations, l'habillement rudimentaire révèle une situation véritablement regrettable et intolérable. Ainsi, à New-York, il y a un quartier juif comprenant des milliers d'habitants miséreux qui s'y entassent dans la crasse et le dénuement, de même à Londres.

Néanmoins, le niveau moral semblerait ne pas être entièrement libéré et anarchiste ; il n'est pas moins plus élevé que celui du milieu ambiant et ses conceptions supérieures.

En général, les juifs sont peu religieux, surtout les jeunes ; les coutumes et pratiques cultuelles sont très délaissées ; et la religion bien affaiblie. Leurs doctrines sociales et économiques sont aussi plus avancées, et ils constituent ainsi le prolétariat intellectuel et révolutionnaire.

Ceci n'est pas, du reste, particulier à la Russie, car le socialiste allemand Kantsky a remarqué la supériorité de la mentalité juive sur la mentalité bourgeoise, protestante ou catholique.

Il existe une organisation sociale démocratique juive le Bund, (Rynx), qui publie un journal le « Buemnuks F'synd » (Messager du Bund). Mais son but et son action ne sont nullement rénovateurs. Il se contente de rechercher l'organisation du travail sur des bases plus libérales et de lutter pour le succès de la révolution anti-tsariste. Il compte 40.000 adhérents.

Voilà un bref et rapide exposé de la situation actuelle. On peut voir quelle est grave et ne peut durer. Les juifs sont une catégorie humaine absolument distincte et, en Russie, ils ne peuvent pas et ne veulent pas s'assimiler à la vie des autres travailleurs. Cette assimilation, même si elle était désirée n'en serait pas moins impossible, en raison des nombreux obstacles et préjugés que nous avons indiqués. D'une part, la servitude économique et matérielle très grande ; d'autre part, l'intolérance religieuse, engendrant la servitude morale. Toutes ces raisons qui se coordonnent et s'enchaînent sont les causes de ce malaise déplorable.

Dans un prochain article, j'essaierai d'étudier quels sont les moyens d'action proposés pour remédier à cet état de choses.

J'indiquerai les différents courants d'idées qui sollicitent en ce moment l'attention et l'effort des esprits libérés, des révolutionnaires conscients.

André Lorulot.

## Partie Remise

Nous avons, dans un récent numéro, publié une lettre de Dominique Baillelle, par laquelle celui-ci offrait d'ouvrir une controverse sur l'existence ou la non existence de Dieu. De bonne foi, nous acceptâmes. Un de nos collaborateurs voulut bien assumer la tâche de réfuter la thèse de notre correspondant que nous supposions être un déiste.

A la suite de notre note, nous reçûmes un article duquel il ressortait que Dominique Baillelle n'était ni un croyant, ni un athée, mais prétendait simplement vouloir démontrer que toute thèse, « aussi absurde paraîsse-t-elle, peut avoir en sa faveur des arguments concluants ».

Nous devons à la vérité de dire que Baillelle n'a pas réussi pour cette fois. Aussi bien, cela ne surprendra personne quand on saura que Baillelle est un militant révolutionnaire, membre d'une section de l'A. I. A.

Cette qualité, qui nous fut révélée après la publication de la lettre de Baillelle, nous incite à ne pas provoquer un débat qui, étant donnée la personnalité de notre correspondant, ne réalise pas les conditions indispensables à toute discussion sérieuse.

Le Libéraire est ouvert à tous ceux de ses lecteurs désireux d'exposer ou de discuter des idées, mais non aux esprits paradoxaux préoccupés de « tours de force littéraire ».

## Les Deux Planteurs ou le Bon Moyen

### Conte pour les petits et les grands.

Il était une fois... dans un certain Etat d'Amérique, deux Planteurs immensément riches dont les propriétés très vastes se touchaient. L'un cultivait la canne à sucre, l'autre le café. Leurs plantations étaient superbes et magnifiquement entretenues par des esclaves noirs.

Or, la loi de ce pays-là défendait aux maîtres d'esclaves de vendre les rejetons de leurs nègres et de se débarrasser de leurs serviteurs sous prétexte de vieillesse. En achetant un esclave, le maître était obligé de le conserver jusqu'à sa mort. Le domaine de chaque colon formait de la sorte un petit Etat dans le grand.

Mais il arriva qu'un jour le Planteur de café et le planteur de cannes à sucre s'aperçurent qu'ils avaient toujours plus de personnel à nourrir sans pour cela obtenir de plus abondantes récoltes. Il y avait donc excès de dépenses et diminution des bénéfices. Tous deux devinrent perplexes.

Le Planteur de café eut une idée : il augmenta le tarif de ses produits.

De cette façon, pensa-t-il, je couvrirai la différence. Et, au cours d'une partie d'écarté, avec son voisin, — le planteur de cannes à sucre — il lui confia son moyen : — Il est excellent, fit l'autre, je vais vous imiter.

Tous deux mirent donc la hausse sur leurs denrées ; mais comme tous les Etats d'Amérique n'étaient pas soumis à cette même loi, les autres producteurs n'augmentèrent pas leurs prix de vente, et nos deux planteurs ne purent placer leurs récoltes.

Ils durent se résigner à vendre au cours, comme les autres ; et se creusèrent à nouveau la cervelle pour trouver un autre moyen.

A son tour le Planteur de cannes à sucre fit une trouvaille : — Réduisons l'ordinaire de nos gens !

— Eureka ! cria le voisin.

L'ordinaire fut donc réduit. On le réduisit même au strict nécessaire à la vie.

Mais encore une fois, le résultat fut mauvais : mal nourris, les nègres s'étiolaient et leur travail s'en ressentait. De sorte que s'il y avait diminution des frais, il y avait aussi diminution des bénéfices.

On essaya alors de leur persuader de ne pas prendre de compagnes, de ne pas avoir d'enfants ; on entoura même leurs unions d'un tas de complications et de difficultés. Mais les pauvres bougres — n'ayant que ce seul plaisir, disaient-ils — voulaient quand même une femme et avaient quand même des enfants.

La situation était donc toujours mauvaise. Et même, elle s'aggravait. — Malménés, mal nourris, les nègres commençaient à murmurer et des velléités de révolte passaient dans leurs cerveaux.

Les deux Planteurs, voyaient avec terreur l'heure d'une insurrection approcher. Qu'arriverait-il ? Les nègres ne seraient-ils pas capables de s'emparer de toutes les richesses que leur travail avait produites ?

Il fallait à tout prix conjurer le danger.

Les deux Planteurs se réunirent et, après une nouvelle partie d'écarté, accompagnée d'une tasse d'excellent moka — fait avec le café de l'un et sucré avec le sucre de l'autre — ils convinrent d'un troisième moyen, qu'ils qualifièrent d'infaillible. Puis, rassérénés, ils se quittèrent en se serrant la main.

IV  
Le lendemain, en visitant la limite est de sa propriété, le Planteur de café remarqua que des cannes à sucre s'étaient emparées de toute une bande de terrain qui, déclara-t-il, lui appartenait.

Aussitôt, il envoya une délégation de nègres quérir son voisin qui vint sur le champ, escorté d'une élévation de ses noirs.

— Voici la chose, déclara d'un ton aigre le Planteur de café, vos cannes envahissent mon terrain.

— Pardon, répliqua l'autre d'un ton non moins acerbe, ce terrain m'appartient.

— Jamais de la vie ; regardez où sont les bornes.

Monsieur, les bornes ont été changées, et je vous accuse de les avoir déplacées pour me chercher querelle.

Mes fidèles amis, fit alors le Planteur de café en se tournant vers ses nègres, je vous prends à témoin de l'insulte qui vient de m'être faite.

Et vous, mes bons camarades, dit l'autre Planteur à ses esclaves, je vous prie de constater que les bornes ont bien été déplacées.

C'est bien, monsieur, reprit l'insulté ; vous aurez à me rendre raison bientôt.

— Je ne vous crains pas, répondit le Planteur de cannes avec auctor.

Tous deux se saluèrent avec raideur et s'éloignèrent suivis de leurs délégations noires, toutes heureuses et fières d'avoir été traitées par leurs maîtres de fidèles amis et de bons camarades.

Le soir, dans les humbles cabanes nègres des deux plantations, les esclaves — très surexcités par une large rasade de rhum, fort généreusement distribuée — ne parlaient que d'honneur offensé, d'honneur à venger, de dignité blessée, etc...

— Il faut venger maître, disaient-ils.

— Nous prêts à mourir pour bon maître, renchérisaient les plus sentimentaux.

Et les deux Planteurs étant allés faire un tour en sourdine derrière les huttes misérables, se tordaient de rire à la pensée du bon moyen qu'ils avaient enfin trouvé.

V

Le lendemain matin, le Planteur de café envoya la délégation de ses noirs déclarer la guerre à son voisin, le Planteur de cannes à sucre.

Surtout, mes fidèles amis, dit-il, pas de concessions. Nous avons été offensés, il faut laver l'injure.

— Oh ! maître, rester tranquille, répondirent les bons nègres ; nous voulons mourir pour venger l'honneur de maître.

De son côté, le Planteur de cannes avait recommandé à ses bons camarades esclaves de ne pas faire de concessions et de rester très fermes.

— Montrez que vous êtes des hommes ! déclama-t-il d'un ton superbe.

Tout émerveillés par ce qualificatif d'hommes, eux qu'on avait l'habitude de traiter comme des chiens, les nègres du second Planteur reçurent très mal leurs congénères voisins. Ils les maltraitèrent, les appelèrent : bandits ! voleurs ! — furent des hommes, enfin, par la haine et la violence ; — et la guerre fut déclarée.

VI

Le lendemain de ce jour, tout était terminé. Dans les deux plantations, les trois quarts des nègres étaient étendus morts sur le sol. On s'était battu avec des fourches, avec des pioches, avec des haches. Quelques nègres avaient voulu s'en mêler et leurs cadavres gisaient près de ceux de leurs compagnons. D'autres nègres, agenouillés sur le champ de carnage, pleuraient silencieusement en serrant dans leurs bras de petits nègrillons.

Dans le domaine du vainqueur — le Planteur de café — une négresse, pourtant, ne pleurait pas. Farouche, elle regardait son gars, mort, à ses pieds, et son homme blessé, assis sur un banc, près d'elle.

Or, le maître vint à passer.

Misérable ! cria la négresse ; toi avoir tué mon gars !

C'est un grand malheur, fit le maître, doucereux ; mais il faut te consoler, ma vieille, en pensant que nous avons la victoire.

— Toi, avoir la victoire, pas nous, — répliqua la négresse avec emportement ; nous rester esclaves, comme avant.

— Mais nous avons vengé notre honneur, insulté, déclara encore le maître.

Le vieil esclave blessé se leva :

— Toi nous avoir bernés, dit-il, avec ton honneur. Toi être un assassin.

— Oui, toi être un assassin ; répéta la négresse.

Quelques-uns des survivants s'étaient approchés. Le maître put lire sur leurs visages qu'ils étaient touchés par les paroles de leurs compagnons. Encore une fois il sentit l'insurrection toute proche. Il fallait à tout prix amener une réaction pour prévenir la révolte.

— Et vous, vous êtes des ingrats et des traîtres, dit-il d'un ton de juge, et vous mériteriez la mort des traîtres.

Il tira son revolver, fit feu deux fois, et les deux époux nègres tombèrent sur le cadavre de leur fils.

Aussitôt, ceux qui avaient assisté à cette scène, pris à la fois de crainte et d'admiration, tombèrent à genoux.

— Oh ! maître, dirent-ils ; — bon maître !

Relevé, dit celui-ci. Pendant huit jours, vous ne travaillerez pas. Faites de belles funérailles à vos camarades, glorieusement morts pour l'honneur de notre domaine. Je vous promets d'élever un beau monument sur leur tombe.

Les noirs se relevèrent, heureux d'appartenir à un homme si généreux. Ils firent de belles funérailles à leurs morts, chantèrent des airs de victoire, burent du rhum ; puis, au bout de huit jours, ils reprirent leur pénible travail d'esclaves.

VII

Dans le domaine voisin, les choses différaient un peu. Là, on était vaincu.

Le Planteur, de cannes à sucre emmena les survivants de ses nègres sur le champ de carnage.

— Voyez, dit-il, en leur désignant la bande de terrain qu'il avait dû abandonner — avec les cannes — à son voisin vainqueur ; voyez, on nous a dépouillés. Vous avez été courageux ; mais la fatalité était contre nous.

— Bon maître, déclarèrent les nègres, nous venger nos camarades morts un jour.

— Oui, mes amis ; nous prendrons notre revanche quand le moment sera propice. En attendant, faites de belles funérailles à vos frères et n'oubliez pas que leur sang crie vengeance.

Et les nègres survivants, étendant la main sur les cadavres, jurèrent de préparer la revanche. Ils firent de belles funérailles à leurs morts, chantèrent des chants vengeurs et farouches, burent du rhum pour oublier la défaite ; puis, eux aussi, ils reprirent leur dur labeur d'esclaves.

VIII

Depuis lors, les deux Planteurs n'ont plus d'inquiétudes. Quand leurs esclaves deviennent trop nombreux ; quand ils craignent une rébellion de leurs noirs ou qu'ils ont besoin de se faire craindre, ils se mettent d'accord en faisant une partie d'écarté ; et sous le bon prétexte de la bande de terrain à reprendre et à reconquérir, sous le prétexte de venger les morts vaincus, ils font se ruer l'un contre l'autre les deux troupes de nègres qui ont fini par s'entre-qualifier : « d'ennemis » et qui s'égorgent sans merci.

Cela réussit chaque fois. Aussi, après chaque bataille, les deux Planteurs, en dégustant une tasse d'excellent moka — fait avec le café de l'un et sucré avec le sucre de l'autre — se félicitent-ils d'avoir enfin trouvé le bon moyen.

Madeleine Vernet.

COLONIE L'ESSAI-AIGLEMONT

Edition de brochures

La propagande par la brochure se fait presque exclusivement dans les milieux libéraux, et pénètre rarement dans les centres où pourtant son action serait nécessaire.

Depuis longtemps, nous cherchions un mode de parution qui obvie à cet énorme inconvénient et, peut-être, avons-nous trouvé une solution dans l'édition que nous allons faire, de brochures mensuelles que notre combinaison nous permettra de faire à de gros tirages, et de mettre chez tous les libraires où se trouvent déjà le Libéraire et les Temps Nouveaux.

Au lieu de la brochure, presque toujours doctrinale, nous donnerons le pas à des publications plus pratiques ne laissant pas toujours seule maîtresse, l'aride théorie qui fatigue et égare si souvent.

Ce sera une œuvre de longue haleine, de tous les instants et qui exigera l'appui facile et la collaboration de tous.

Les résultats peuvent en être considérables à la condition que chacun le veuille bien, en nous aidant de la manière suivante :

1° En achetant tous les mois, la brochure à son libraire ou à la gare où il prend son journal.

2° En nous demandant un carnet d'abonnement et en nous faisant des abonnés les plus nombreux possible.

3° En nous aidant à connaître, en nous les signalant, les endroits où ne se trouveraient pas nos publications.

4° En obtenant, chaque fois que cela est possible, que les brochures soient affichées.

5° En en parlant, en en conseillant la lecture à tous ceux qui, même de loin, s'intéressent à nos idées.

Successivement, paraîtront, tous les premiers du mois, des brochures de Lermine, Sébastien Faure, E. Reclus, Kropotkine, Fortuné Henry, Jourdain, Pouget, Domela, Nieuwenhuis, etc. etc.

Ces brochures auront toutes une couverture illustrée de Steinlein et, suivant les sujets des illustrations dans le texte. Nous ferons, en tous cas, les sacrifices les plus grands pour donner à 10 centimes ce qu'il est possible d'obtenir au point de vue typographique et artistique, notre but étant de faire de la propagande et d'arriver le plus rapidement à la Revue possible, à la plaquette, au gros livre à bon marché un jour.

A partir du 25 janvier nous tenons à la disposition des camarades et des groupes nos brochures à :

7 francs le cent franco,  
3 fr. 80 les cinquante franco,  
2 fr. 25 les vingt-cinq franco,  
contre un mandat-poste de la somme adressé au nom du camarade Fortuné Henry, à Aiglemont.

## LA PRODUCTION par l'Association libre

Première partie

### LA LUTTE POUR LA VIE

A la lutte pour la vie, nous devons et nous voulons substituer, en théorie et en fait, l'entente pour la vie.

L'existence d'un individu, comme la vitalité d'une société d'individus a pour moteur le Travail. C'est le Travail qui féconde la terre et la fait produire suffisamment.

L'on a d'abord consommé ce que la terre voulait bien donner, sans être travaillée ; puis, les besoins grandissants de l'humanité, ont obligé l'homme à aider la terre, à collaborer avec elle à la production pour la consommation de tous.

Plus tard, sont venus d'autres besoins, et c'est toujours le travail de l'homme qui fut le satisfaisant.

Aujourd'hui, il y a nécessité d'établir la répartition des produits de l'homme, selon les besoins de sa consommation.

On sait comment s'effectuent actuellement la production ainsi que la répartition de cette production et sa consommation.

Ce n'est pas exagérer que de qualifier monstrueuse l'organisation sociale qui préside et administre la Production, sa répartition et sa consommation.

Ce n'est pas non plus faire une révéla-

tion que de montrer quel gâchis, quelle iniquité, quelle injustice constituent le système productif, imposé par les uns, admis ou subi par les autres. Le plus surprenant c'est que des êtres humains s'administrent si mal, s'organisent d'une telle façon, se prétendent civilisés !... Le plus stupéfiant, c'est qu'une telle société se prétende composée d'individus raisonnables !

Bien plus, si l'on y veut regarder de près, appliquée à l'état économique et politique que nous subissons encore, le terme Société, pour désigner un tel groupement d'individus, est un terme parfaitement impropre.

Car, selon nous, tant qu'il n'y a point association d'individus pour l'effort intellectuel et naturel en vue du bien-être général il n'y a pas de société. Il y a seulement et simplement groupements antagoniques d'individus qui ne s'entendent pas.

Eh ! quoi, est-ce une société, ce composé d'individus, semblables à première vue, mais que des préjugés, des vices, des crimes, ont catalogués en audacieux et en timides, en forts et en faibles, en bons et en méchants, en intelligents et en imbéciles, en honnêtes gens et en canailles, en résignés et en révoltés ?... Est-ce une société qui puisse être formée d'éléments aussi divers qui se combattent perpétuellement ?... Est-ce une société, cette mêlée ardente où le sentiment d'amour des uns des autres, d'où l'idée et la pratique de la solidarité humaine semblent absolument inconnues ?

N'est-ce pas plutôt un immense chaos pour tous, un enfer pour beaucoup, dus à une mauvaise organisation sociale ?

Bien malgré lui, l'homme est engagé dans la tourmente. Bien malgré lui, il contribue souvent à la perpétuation de cette organisation, de ce mal social. Ses meilleurs instincts, ses plus dignes sentiments, son intelligence, son initiative, ses qualités

d'individu sociable, tout cela est détourné de la logique et du bien.

On peut dire qu'en général, au lieu de s'entendre pour la vie avec son semblable, l'homme lutte contre lui jusqu'à la mort.

De telle façon qu'il n'y a pas un seul de ses efforts qui n'ait pour motif, ou tout au moins pour conséquence, d'annihiler d'autres efforts ; de telle manière qu'il n'y a pas une de ses facultés qui soit mise en œuvre avec d'autre but que celui d'entraver le libre exercice des facultés de son voisin.

Ainsi que l'écrivit Fernand Pelloutier : « Partout règne la concurrence, la rivalité, l'envie, avec leur inséparable cortège : la calomnie et la violence... »

« Le médecin appelle la maladie ; le soldat la guerre ; le commerçant, quelque capitalisme qui parvienne les produits ; l'industriel, une surabondance de bras qui abaisse le taux des salaires ; le prêtre et l'héritier souhaitent de nombreux et opulents morts ; le rentier, peu d'enfants ; l'enfant, peu de frères et de sœurs. Et de tous ces souhaits contradictoires, naît une lutte perpétuelle et sans merci à qui se laissera dans le patrimoine social la plus belle et la plus large part, sans ignorer que l'excédent du bien-être est fait de l'excédent de la misère, que des hommes meurent parce que d'autres vivent trop... »

C'est cela qu'on appelle justement la lutte pour la vie.

Quelle est donc la cause d'un si déplorable état de choses ?

« La cause d'un tel état, dit Pelloutier, c'est l'existence d'une valeur d'échange, c'est-à-dire d'un signe (ce signe possède ou non une valeur intrinsèque) chargé de représenter une valeur soi-disant correspondante de produits. »

En effet, ce n'est pas celui qui produit qui est le possesseur des instruments de production. Il n'est pas même possesseur des

instruments naturels, du sol, par exemple.

Ah ! si la possession des instruments de production était restée à la portée de tous les travailleurs, au lieu de devenir le prix d'une certaine quantité de valeurs d'échange, on n'eût point vu d'hommes succomber aux besoins naturels, à la misère. Au contraire, le travail eût toujours été pour lui le moyen d'acquiescer une somme plus grosse de bien-être qu'il n'eût dépendu que de son intelligence et de son courage.

La valeur d'échange, l'argent, donne à celui qui en est possesseur, la faculté de ne l'échanger que contre une valeur supérieure de travail. Il est alors compréhensible que ceux qui détiennent l'argent soient prêts à tout pour conserver et pour accroître leurs biens. Pour très peu d'argent, sous forme de salaire, on oblige l'ouvrier à produire beaucoup. Ces produits sont ensuite échangés pour beaucoup d'argent aux consommateurs qui les veulent acquiescer.

C'est ainsi qu'il faut beaucoup travailler pour toucher peu d'argent, et qu'il faut consommer très peu, parce que l'argent manque à celui qui produit et voudrait consommer en proportion ; tel est le sort de l'ouvrier, tel est le sort du prolétaire de la ville ou des champs. En sorte qu'on peut dire, sans crainte de se tromper : plus un homme est riche, moins il a travaillé, car la production est inversement proportionnelle à la richesse d'un homme. Qui possède fait produire et peut consommer beaucoup. Qui produit ne possède pas et ne peut que consommer très peu ou insuffisamment.

De plus, ce système a encore donné naissance à la multitude d'intermédiaires qui, parasites nouveaux, se sont abattus sur le producteur en lui enlevant encore la chance de consommer à meilleur compte les objets produits.

Il y a dix ans, Daudé-Bancel disait : « La

Révolution sociale, seule, peut nous débarrasser de ces deux chancres rongeurs, la propriété privée et l'autorité. Mais, dès maintenant, travaillons à éliminer les 4 millions 500.000 boutiquiers de France, qui sont, eux aussi, des propriétaires ». Et il ajoutait : « Les marchands et les intermédiaires renchérissent de 35 % en moyenne le coût de la vie ». Cela est absolument exact.

Possesseurs de quelques valeurs, les intermédiaires achètent aux propriétaires de la production, les produits fabriqués par les travailleurs pour les revendre à ceux-ci. Et cette opération, ce commerce adopté par les habiles, ne cessant de s'accroître, produit l'inégalité économique entre l'intermédiaire commerçant et le producteur consommateur.

Cet



Le prix annuel de l'abonnement est de deux francs. Paraîtront le 1<sup>er</sup> février l'A. B. C. du Libéralisme, de Lemaire et Bastien, le 1<sup>er</sup> mars, l'Enseignement de Sébastien Faure, le 1<sup>er</sup> avril, Communisme expérimental de Fortuné Henry, le 1<sup>er</sup> mai, La Colonie d'Aiglemont de Mounier André, etc.

Nous prions dès maintenant, tous les camarades de faire tout ce qu'ils pourront pour nous aider, et les groupes de nous indiquer les quantités dont ils ont ou auront besoin.

D'avance, merci à tous.

La Colonie d'AIGLEMONT.

On peut voir au Libéraire quelques poteries décorées de sujets humoristiques par notre camarade Émile Lamotte.

Un plat ovale : *A la gloire de notre sainte mère l'Église*. Cette composition, très décorative comporte comme sujet central un énorme curé dont la trogne éblouissante se détache sur un vitrail de la plus riche coloration ; sur les côtés, le public spécial des églises de paroisses, très exactes caricatures d'un peuple caricatural. En bas, se faisant face, une quinquaise et un saisisant affamé complète l'allégorie.

Un vase de fleurs hexagonal : trois frocards et leurs pénitentes au confessionnal.

Une tasse et soucoupe : *Cœur à qui l'on fait des confidences d'une nature spéciale*.

Une assiette sur le même sujet.

Une armoire : *Le bon Dieu*, représente Dieu le père rendant des tonneaux de sang, de larmes, de fange, que des anges soutiennent sous sa barbe auguste dans laquelle grouillent des curés.

Une autre : *Le génie du christianisme*.

Un petit plat rond : *Assistance* (deux poichards).

Une boîte à thé hexagonale qui groupe sur ses faces une centaine de personnages et représente des scènes de rêve et de fantaisie.

Enfin un pot-de-chambre : *Pour Dieu, pour le Czar, pour la Patrie*, dédié au grand G. de Beaurepaire, avec les silhouettes aimées de Drumont, Déroulède, Coppée, le Père Bailly, Jules Lemaire, Henri Rochefort, toute la patrie française. Au fond l'œil de Dieu.

Les camarades qui ne tiennent pas à la vaisselle patriotique ou qui désirent à leur chevet un peu d'imagerie religieuse, trouveront au Libéraire de quoi égarer leur intérieur.

## Pour Lemaire et Bastien

A une époque où la vindicte bourgeoise s'affirme contre nos idées avec une féroce qui nous rappelle les mesures répressives de 93-94, il convient que les hommes d'action — victimes présentes ou futures — opposent leur force à la sclérotisme du Pouvoir. Pour ceux qui exécutent les choses d'un tel labeur, il apparaît que les classes bourgeoises ont résolu à user l'effacement des moyens coercitifs à leur disposition pour frapper ceux qui s'attaquent à leurs privilèges.

Le Comité de Défense sociale consacre actuellement ses efforts à créer une agitation en faveur des camarades Lemaire et Bastien, poursuivis à Amiens, sous l'incrimination odieuse « d'association de malfaiteurs ».

Dimanche dernier, avait lieu, dans la coquette salle du Progrès Social, derrière la Butte, un meeting de protestation contre l'application des « lois scélérates » aux deux vaillants militants amiens. Il nous fut particulièrement agréable de constater que nombreux furent les personnes qui avaient répondu à l'appel du comité.

En effet, quelque temps après l'ouverture des portes, la salle était remplie par un public qui, durant l'exposé de l'affaire, par Miguel Almeyda, ne manqua pas de témoigner de son indignation contre les procédés des robins d'Amiens. On connaît les fautes. Le Libéraire a déjà consacré plusieurs articles à cette affaire.

Durant plus d'une heure, notre camarade Miguel Almeyda fait connaître les raisons pour lesquelles nos deux amis sont sous le coup d'une incrimination redoutable. Il nous dit que ce que le Parquet d'Amiens et Bastien, c'est la propagande libérale, à laquelle ces deux militants ont voué le meilleur de leur énergie. Il importe, dit-il en terminant, qu'une vaste agitation se crée en leur faveur, car, demain, tous les mécontents, tous ceux qui trouvent que tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des républiques, pourront, à leur tour, être traqués et arrachés, tels Lemaire et Bastien, à leur femme, à leur mère, à leurs enfants.

Pour que cette agitation soit efficace, il est essentiel qu'elle soit menée plus particulièrement

ment à Amiens. Pour ce faire, il faut des ressources. Aussi, notre ami espère-t-il que tous auront à cœur d'aider le Comité de Défense sociale dans l'œuvre qu'il poursuit.

Félicie Numaïska parle ensuite sur les « lois scélérates ». Elle rappelle brièvement les affaires des victimes qui se les virent appliquer. Notre camarade conclut en disant que tous les hommes d'esprit indépendant devraient se joindre à ceux qui luttent pour leur émancipation.

Le Comité de Défense sociale va lancer incessamment des listes de souscription pour permettre de mener une agitation à Amiens. Cette agitation est susceptible d'assurer la liberté de Lemaire et Bastien.

Nous sommes certains qu'en cette circonstance la solidarité de tous les camarades ne lui fera pas défaut.

Recette du meeting : 139 fr. 05. Collecte : 39 fr. 20.

Réunion du Comité, vendredi 19, salle Jules, 6, boulevard Magenta. Prière de venir nombreux. Besogne urgente.

## L'Agitation

### La chasse aux militants

On pourrait croire qu'une véritable épidémie de répression sévit en ce moment. On sent que le battage contre les congréganistes ne fait plus recette. Il a fallu trouver autre chose. De là, la chasse aux antimilitaristes.

Toutes les cours d'assises de France vont, chacune à leur tour, avoir à se prononcer. Après celles de la Loire, avec Aymard et Noël Julé ; de la Seine, avec les vingt-huit ; de la Somme, avec Bousquet, Garnier, Leguerry, voici que la cour des Bouches-du-Rhône vient de juger nos camarades Charles Mochet et Gaston Antonetti, poursuivis pour propagande antimilitariste, naturellement. On leur reprochait d'avoir, au moyen de manifestes, provoqué à la désobéissance.

Quoique se reconnaissant l'auteur du placard incriminé, Charles Mochet a protesté contre l'accusation dont il était l'objet. Son affiche ne contenait nullement la provocation reprochée. Le président — et c'est là la beauté du jugement — s'est évertué à démontrer que la provocation à la désobéissance se trouvait dans l'affiche tout en ne s'y trouvant pas. Mochet, a-t-il dit, a provoqué indirectement. Et, pour bien prouver qu'ils comprennent, les jurés promettent un rendu un verdict de culpabilité contre Mochet qui est condamné à trois mois de prison.

Quant à Gaston, qui, lui aussi, s'était rendu coupable du délit reproché à Mochet, il a été acquitté. Le jury d'Aix veut celui de Paris.

### EN ESPAGNE

Sous l'épigraphe : « Délits contre la patrie et contre l'Armée », la Correspondance Militar, organe, en Espagne, de toutes les vieilles badernes galonnées, vient de publier un projet de loi modifiant l'article 7 du Code dit de Justice Militaire.

Le gouvernement de S. M. T. C. d'accord avec les porte-sabre de la péninsule, paraît décidé à soumettre aux conseils de guerre tout citoyen reconnu coupable de ne professer à l'endroit de l'Armée nationale, aucun des sentiments admiratifs qui ont fait, ici, de Déroulède une célébrité ridicule.

Le mois dernier, une centaine de vaillants officiers envahissaient, à Barcelone, subite au clair, la rédaction d'un journal qui s'était permis certaines critiques à l'égard de ceux-ci. Les machines furent brisées, la bibliothèque brûlée, les rédacteurs rossés et... incarcérés.

Pour éviter dorénavant, à ces héros, la peine de prendre d'assaut les imprimeries, voici le projet de loi qui sera sous peu de jours soumis aux Cortès.

ARTICLE 237 : « Seront déclarés coupables du crime de lèse-patrie, et punis en temps de guerre de la peine de mort, et en temps de paix, de réclusion temporaire ou perpétuelle.

1<sup>o</sup> Tous ceux qui, matériellement ou moralement, d'une façon directe ou indirecte, ostensible ou cachée, publique ou privée, commettront des actes ou propageront des idées soit par la parole soit par écrit, contre le prestige national.

2<sup>o</sup> Tous ceux qui propageront des idées séparatistes.

3<sup>o</sup> Tous ceux qui par leurs discours ou leurs écrits chercheront à diminuer, dans l'esprit public, le prestige des autorités militaires.

4<sup>o</sup> Tous ceux qui cacheront ou protégeront les auteurs de ces délits ».

En ce qui concerne les « Crimes contre l'Armée » l'auteur de ce projet a ajouté aux quatre cas qui précèdent que « ceux qui entraveraient l'action militaire (?) en temps de guerre ou en temps de paix ou critique, raient l'administration et les collectifs, organisés militairement, seront en TOUS TEMPS punis, quelque soit leur âge, de cinq ans de service militaire qu'ils accompliront comme simple soldat dans les bataillons disciplinaires de Málilla.

Ce projet de loi — est-il besoin de le dire ? — vise directement les militants espagnols. Il vient compléter le système de répression mis en pratique à Montjuich par le capitaine Portas.

Ces mesures de rigueur hâteront l'éclosion de la grandiose révolution émancipatrice dans laquelle ont mis leur foi et leurs espoirs tous les déserteurs de la vie.

Si les privilégiés croient le contraire, s'ils espèrent étouffer par la violence et l'application de lois scélérates, le cri de révolte de ceux qu'ils exploitent, ils se trompent grossièrement.

Qui vivra verra.

Salas, dont nous avons entretenu nos amis la semaine dernière, décédé d'une façon mystérieuse à la prison de Barcelone où il avait été incarcéré à la suite de l'agression contre le cardinal Casanas, ne serait pas mort empoisonné comme le prétendait la police. — Les médecins qui ont analysé les viscères du malheureux, ont déclaré n'y avoir trouvé aucune trace de poison.

L'opinion publique accuse les agents de Trexols d'avoir suicidé le détenu dans sa cellule. — Grâce à l'énergique campagne menée par la presse avancée, le corps de Salas va être exhumé. Plusieurs docteurs ont été commis pour examiner le cadavre, et rédiger un rapport détaillé sur les causes de cette mort inexplicable.

Cher Monsieur, Je lis seulement aujourd'hui dans le Libéraire du 31 décembre, l'article d'Olivron sur le mouvement syndicaliste et les instituteurs. Olivron aurait dû lire ce que j'ai écrit sur la question, puisqu'il veut bien s'occuper de moi. Et ceux de vos lecteurs qui lisent « Pages libres » ont dû être étonnés d'apprendre que ma critique du syndicalisme universitaire provient d'un mépris d'intellectuel pour les manuels. Car si je ne suis pas partisan de l'entrée des instituteurs dans les Bourses, c'est parce que je crains leur mauvaise influence sur les producteurs. Je crains qu'ils ne les poussent aux luttes purement politiques, qu'ils ne les détournent des luttes corporatives qui, seules, d'après moi, ont une valeur révolutionnaire.

Croyez, cher monsieur, à mes meilleures sentiments.

Charles Guieysse.

## CORRESPONDANCE

Cher Monsieur, Je lis seulement aujourd'hui dans le Libéraire du 31 décembre, l'article d'Olivron sur le mouvement syndicaliste et les instituteurs. Olivron aurait dû lire ce que j'ai écrit sur la question, puisqu'il veut bien s'occuper de moi. Et ceux de vos lecteurs qui lisent « Pages libres » ont dû être étonnés d'apprendre que ma critique du syndicalisme universitaire provient d'un mépris d'intellectuel pour les manuels. Car si je ne suis pas partisan de l'entrée des instituteurs dans les Bourses, c'est parce que je crains leur mauvaise influence sur les producteurs. Je crains qu'ils ne les poussent aux luttes purement politiques, qu'ils ne les détournent des luttes corporatives qui, seules, d'après moi, ont une valeur révolutionnaire.

Croyez, cher monsieur, à mes meilleures sentiments.

Charles Guieysse.

## BIBLIOGRAPHIE

L'Assiette au Beurre (n° 250). — « Les Prétendants au trône », intéressants dessins de Grandpierre sur cette actualité d'importance relative : l'élection présidentielle.

Après deux ans d'existence « L'Œuvre Nouvelle » a dû cesser de paraître. Henri Dagan, son fondateur, n'a pu seul prolonger plus longtemps son entreprise. Mais rien n'est perdu : Dagan vient d'être chargé par la « Coopération des Idées » de rédiger ses Cahiers dans lesquels il se reboutonnera les quelques particularités qui faisaient de la revue d'actualité des périodiques les plus sérieux et les plus intéressants.

Les Cahiers de l'Université Populaire paraissent tous les mois. L'exemplaire : 0.50.

L'impuissance d'Hercule (G. Pichot)... 3 » 3.50  
Le 7<sup>o</sup> Traingalou (de Beaurepaire)... 2.75 3.25  
Socialisme et Anarchisme (A. Hamon), préface de Naquet... 3 » 3.50  
La Grande Grève (Ch. Malato)... 2.75 3.25  
L'âne, le Singe et le Philosophe (H. Chateau)... 3 » 3.50

### THEATRE

Le Fardeau de la liberté (Tristan Bernard), comédie en 1 acte... 4.35 1.50  
Le Ressort (Urban Gohier), étude de révolution en 4 actes... 0.80 2  
L'Épigramme (Octave Mirbeau), 1 acte... 0.90 1  
La Fille Elisa (Jean Ajalbert), 3 actes... 1.75 2  
Le Voile du bonheur (G. Clemenceau), pièce en 1 acte... 0.90 1  
Jacques Damour (Léon Hennique), d'après la nouvelle de Zola 1 acte... 0.90 1  
Le Gage (Francis Jourdain), 1 acte... 0.50 0.60  
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par Harriot... 0.50 0.60  
Mais quelqu'un troubla la fête (Louis Marsolleau), pièce interdite... 1.30 1.50  
Hors les lois, un acte en vers (Louis Marsolleau)... 0.50 0.60  
L'Amour libre, 1 acte (Vers Sierck)... 1.75 2  
L'Argent, comédie en quatre actes (Emile Fabre)... 0.90 1  
L'Article 330, un acte (G. Courteline)... 1.30 1.50  
La Première Salve, drame en un acte (A. Rouquès)... 0.90 1  
En détresse, un acte (H. Fèvre)... 1.30 1.50

### BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE

(Œuvres de Nietzsche)  
Le Gai Savoir (trad. p. H. Albert)... 3 » 3.50  
L'ami parlait Zarathoustra (trad. H. Albert)... 3 » 3.50  
La Volonté de puissance (trad. H. Albert), 2 vol. in-18 à 3.50... 3 » 3.50  
De Kant à Nietzsche (J. de Gaultier)... 3 » 3.50  
Le Trésor des Humbles (Maurice Maeterlinck)... 3 » 3.50  
Les forces tumultueuses (E. Verhaeren)... 3 » 3.50  
Les Vagabonds (M. Gorki)... 3 » 3.50

### LIBRAIRIE P. V. STOCK

La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouv. édition... 2.75 3.25  
L'Amour libre (Ch. Albert)... 2.75 3.25  
L'Individu et la Société... 2.75 3.25  
La Société future (Grave)... 2.75 3.25  
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave)... 2.75 3.25  
La Grande famille (Grave)... 2.75 3.25  
Dieu et l'Etat (Bakounine)... 2.75 3.25  
L'Échec à la Société nouvelle (Cornelissen)... 2.75 3.25  
Soupes, nouvelles (Descaves)... 2.75 3.25  
Sous la Casaque (Dubois-Desaillie)... 2.75 3.25  
La Conquête du pain (Kropotkine)... 2.75 3.25  
De la Commune à l'Anarchie (Malato)... 2.75 3.25

## L'Internationale

### Antimilitariste

#### PARIS XII

Le meeting de protestation organisé par la section du 12<sup>e</sup> de l'A. I. A. a eu lieu au milieu d'une affluence considérable.

L'ordre du jour suivant a été adopté à l'unanimité :

Les citoyens et camarades réunis à l'U. P. du faub. Antoine, après avoir entendu le citoyen Allard, député du Var, et les camarades Clément, Yvelot, Almeyda, condamnés par la cour d'assises, protestent avec indignation contre l'odieuse verdict de classe qui les frappe. S'engageant en cas de grève non pas à tirer en l'air, mais sur les soudards galonnés qui leur donneraient l'ordre de tuer leurs frères de misère.

En cas de guerre, à répondre à l'ordre de mobilisation par l'insurrection prolétarienne internationale et à envisager des moyens pratiques et scientifiques, pour le triomphe de cette insurrection.

Le secrétaire, G. YVETOT.

#### ST-DENIS

Samedi 27 courant, salle Boufflers, 60, rue de la République, grand meeting de protestation contre le verdict de classe du jury de la Seine.

Orateurs : Laporte, Félicie Numaïska, Miguel Almeyda, Renaudin.

Entrée : 0 fr. 30.

#### PERPIGNAN

Tous les samedis, à 8 heures du soir, au local habituel réunion des membres adhérents.

Samedi, 20 janvier, causerie par le camarade Castany, secrétaire de la section.

Sujet traité : *Patriotisme et Antimilitarisme*.

Nota. — Adresser toutes les communications concernant la section de l'A. I. A. des travailleurs à la camarade Marguerite Castany, secrétaire, 45, rue de la Fusterie.

#### NANCY

Samedi 20, à 8 h. 1/2 du soir, salle de l'U. P. grand meeting public organisé par tous les groupes d'avant-garde nancéens : section A.I.A., Libre-Pensée, Université Populaire, Parti Socialiste, etc., pour protester contre le verdict du jury de la Seine, avec la présence de Eugène Merle, membre du Comité national, condamné du procès.

#### NICE

A partir de ce jour, tout ce qui concerne la section nicoise de l'A. I. A. doit être adressé au camarade Honoré Nègre, 2, place Vieille.

Les adhésions, communications, sont reçues par lui. Nous invitons tous les antimilitaristes, socialistes révolutionnaires ou libertaires à seconder l'action de l'association en se faisant inscrire à la section.

## COMMUNICATIONS

Causeries populaires des V<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> 37, rue Groulbarbe

Samedi 20 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, causerie par le camarade Flandin sur l'idée de patrie.

Jeudi, 25 janvier, la recherche des Causes, par Vulgus (Juile).

Causeries populaires du 19<sup>e</sup> Arrt.

Salle Fasso, 5, rue du Rhin, jeudi, 25 janvier, à 8 h. 1/2, discussion sur la brochure de Netliau : *La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière*.

La Fraternelle 45, rue de Saintonge

Vendredi 19. — M. Miconneau : philosophie : les diverses conceptions sur la matière ; les théories les plus récentes.

Mercredi 24. — M. Elie Faure : *Histoire de l'Art* : I. Qu'est-ce que l'Art ? (avec projections, par un camarade).

Vendredi 26. — M. Arbos : *Découverte et conquête de la terre* : la découverte de l'Asie (avec projections, par un camarade).

Tous les lundis, à 8 h. 1/2, cours d'espéranto, par M. Blangarin.

Tous les jeudis matin, de 10 h. 1/2 à midi, cours de piano, solfège, mandoline, dirigé par Mme Lebrun-Lagravier.

Beinstein)..... 3 60 4 »  
Libre arbitre et Liberté (L. Michel)... 2 25 2 50  
La vie des sociétés (A. Bordier)... 5 40 6 »  
Observations sur le développement de l'enfant (Gabriel Giroud)... 1 35 1 50  
Déterminisme et responsabilité (Hamon)... 2 25 2 50  
La Philosophie (A. Lefèvre)... 4 50 5 »

Souvenirs du Bagne (Lard-Courtois) 3 » 3 50  
Après le Bagne (Lard-Courtois)..... 3 » 3 50  
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)... 3 » 3 50  
Camarades, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaillie)... 3 » 3 50  
L'Enfermé (Gustave Geffroy, avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)... 3 » 3 50  
L'Armée contre la nation (Urban Gohier)... 3 » 3 50  
A bas la Caserne ! (Urban Gohier)... 3 » 3 50  
Le peuple du XX<sup>e</sup> siècle (Urban Gohier)... 3 » 3 50  
La Vie des Abeilles (M. Meierlinck)... 3 » 3  
Le Bilatéral (J.-H. Rosny)... 3 » 3  
Les Refractaires (Jules Vallès)... 3 » 3 50  
Les Rougon-Macquart (Emile Zola) 20 volumes, chaque... 3 » 3 50  
Les trois villes. — Lourdes. — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 volumes, chaque... 3 » 3 50  
Les Quatre Evangiles : Écclésiaste, Travail, Vérité, Écclésiaste, 3 vol., chaque... 3 » 3 50  
La Morale des Jésuites (Paul Bert)... 3 » 3 50  
Théories sociales et politiques (Er. Charles)... 3 » 3 50  
La Mêle sociale (G. Clemenceau)... 3 » 3 50  
Le Grand Pan (G. Clemenceau)... 3 » 3 50  
Les plus forts (G. Clemenceau)... 3 » 3 50  
Civiles de Descartes (introd. de J. Simon)... 3 » 3 50  
L'Épaulette (G. Darrien)... 3 » 3 50  
Sous le burnous (Hector France)... 3 » 3 50  
Chez nos petits-fils (Eug. Fournière)... 3 » 3 50  
L'Âme de demain (Eug. Fournière)... 3 » 3 50  
Les Evocations, poésies (Clovis Hugues)... 3 » 3 50  
L'histoire du Nihilisme russe (Ernest Lavigne)... 3 » 3 50  
Urban Grandier et les possédés de Loudun (D<sup>r</sup> Legue)... 3 » 3 50  
Le Koran (Mahomet), trad. par Kasimiski... 3 » 3 50  
L'Âme nue, poèmes (Edmond Harcourt)... 3 » 3 50  
Les Caractères de Labruyère (accompagnés des caractères de Théophraste), édit. Ch. Lovaudre... 3 » 3 50  
Œuvres de Rabelais, édition P. L. Jacob... 3 » 3 50

Beinstein)..... 3 60 4 »  
Libre arbitre et Liberté (L. Michel)... 2 25 2 50  
La vie des sociétés (A. Bordier)... 5 40 6 »  
Observations sur le développement de l'enfant (Gabriel Giroud)... 1 35 1 50  
Déterminisme et responsabilité (Hamon)... 2 25 2 50  
La Philosophie (A. Lefèvre)... 4 50 5 »

Souvenirs du Bagne (Lard-Courtois) 3 » 3 50  
Après le Bagne (Lard-Courtois)..... 3 » 3 50  
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)... 3 » 3 50  
Camarades, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaillie)... 3 » 3 50  
L'Enfermé (Gustave Geffroy, avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)... 3 » 3 50  
L'Armée contre la nation (Urban Gohier)... 3 » 3 50  
A bas la Caserne ! (Urban Gohier)... 3 » 3 50  
Le peuple du XX<sup>e</sup> siècle (Urban Gohier)... 3 » 3 50  
La Vie des Abeilles (M. Meierlinck)... 3 » 3  
Le Bilatéral (J.-H. Rosny)... 3 » 3  
Les Refractaires (Jules Vallès)... 3 » 3 50  
Les Rougon-Macquart (Emile Zola) 20 volumes, chaque... 3 » 3 50  
Les trois villes. — Lourdes. — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 volumes, chaque... 3 » 3 50  
Les Quatre Evangiles : Écclésiaste, Travail, Vérité, Écclésiaste, 3 vol., chaque... 3 » 3 50  
La Morale des Jésuites (Paul Bert)... 3 » 3 50  
Théories sociales et politiques (Er. Charles)... 3 » 3 50  
La Mêle sociale (G. Clemenceau)... 3 » 3 50  
Le Grand Pan (G. Clemenceau)... 3 » 3 50  
Les plus forts (G. Clemenceau)... 3 » 3 50  
Civiles de Descartes (introd. de J. Simon)... 3 » 3 50  
L'Épaulette (G. Darrien)... 3 » 3 50  
Sous le burnous (Hector France)... 3 » 3 50  
Chez nos petits-fils (Eug. Fournière)... 3 » 3 50  
L'Âme de demain (Eug. Fournière)... 3 » 3 50  
Les Evocations, poésies (Clovis Hugues)... 3 » 3 50  
L'histoire du Nihilisme russe (Ernest Lavigne)... 3 » 3 50  
Urban Grandier et les possédés de Loudun (D<sup>r</sup> Legue)... 3 » 3 50  
Le Koran (Mahomet), trad. par Kasimiski... 3 » 3 50  
L'Âme nue, poèmes (Edmond Harcourt)... 3 » 3 50  
Les Caractères de Labruyère (accompagnés des caractères de Théophraste), édit. Ch. Lovaudre... 3 » 3 50  
Œuvres de Rabelais, édition P. L. Jacob... 3 » 3 50

Beinstein)..... 3 60 4 »  
Libre arbitre et Liberté (L. Michel)... 2 25 2 50  
La vie des sociétés (A. Bordier)... 5 40 6 »  
Observations sur le développement de l'enfant (Gabriel Giroud)... 1 35 1 50  
Déterminisme et responsabilité (Hamon)... 2 25 2 50  
La Philosophie (A. Lefèvre)... 4 50 5 »

Souvenirs du Bagne (Lard-Courtois) 3 » 3 50  
Après le Bagne (Lard-Courtois)..... 3 » 3 50  
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)... 3 » 3 50  
Camarades, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaillie)... 3 » 3 50  
L'Enfermé (Gustave Geffroy, avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)... 3 » 3 50  
L'Armée contre la nation (Urban Gohier)... 3 » 3 50  
A bas la Caserne ! (Urban Gohier)... 3 » 3 50  
Le peuple du XX<sup>e</sup> siècle (Urban Gohier)... 3 » 3 50  
La Vie des Abeilles (M. Meierlinck)... 3 » 3  
Le Bilatéral (J.-H. Rosny)... 3 » 3  
Les Refractaires (Jules Vallès)... 3 » 3 50  
Les Rougon-Macquart (Emile Zola) 20 volumes, chaque... 3 » 3 50  
Les trois villes. — Lourdes. — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 volumes, chaque... 3 » 3 50  
Les Quatre Evangiles : Écclésiaste, Travail, Vérité, Écclésiaste, 3 vol., chaque... 3 » 3 50  
La Morale des Jésuites (Paul Bert)... 3 » 3 50  
Théories sociales et politiques (Er. Charles)... 3 » 3 50  
La Mêle sociale (G. Clemenceau)... 3 » 3 50  
Le Grand Pan (G. Clemenceau)... 3 » 3 50  
Les plus forts (G. Clemenceau)... 3 » 3 50  
Civiles de Descartes (introd. de J. Simon)... 3 » 3 50  
L'Épaulette (G. Darrien)... 3 » 3 50  
Sous le burnous (Hector France)... 3 » 3 50  
Chez nos petits-fils (Eug. Fournière)... 3 » 3 50  
L'Âme de demain (Eug. Fournière)... 3 » 3 50  
Les Evocations, poésies (Clovis Hugues)... 3 » 3 50  
L'histoire du Nihilisme russe (Ernest Lavigne)... 3 » 3 50  
Urban Grandier et les possédés de Loudun (D<sup>r</sup> Legue)... 3 » 3 50  
Le Koran (Mahomet), trad. par Kasimiski... 3 » 3 50  
L'Âme nue, poèmes (Edmond Harcourt)... 3 » 3 50  
Les Caractères de Labruyère (accompagnés des caractères de Théophraste), édit. Ch. Lovaudre... 3 » 3 50  
Œuvres de Rabelais, édition P. L. Jacob... 3 » 3 50

Beinstein)..... 3 60 4 »  
Libre arbitre et Liberté (L. Michel)... 2 25 2 50  
La vie des sociétés (A. Bordier)... 5 40 6 »  
Observations sur le développement de l'enfant (Gabriel Giroud)... 1 35 1 50  
Déterminisme et responsabilité (Hamon)... 2 25 2 50  
La Philosophie (A. Lefèvre)... 4 50 5 »

Souvenirs du Bagne (Lard-Courtois) 3 » 3 50  
Après le Bagne (Lard-Courtois)..... 3 » 3 50  
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)... 3 » 3 50  
Camarades, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaillie)... 3 » 3 50  
L'Enfermé (Gustave Geffroy, avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)... 3 » 3 50  
L'Armée contre la nation (Urban Gohier)... 3 » 3 50  
A bas la Caserne ! (Urban Gohier)... 3 » 3 50  
Le peuple du XX<sup>e</sup> siècle (Urban Gohier)... 3 » 3 50  
La Vie des Abeilles (M. Meierlinck)... 3 » 3  
Le Bilatéral (J.-H. Rosny